

Les secrets du soldat inconnu

Edgar Ducreux

Les secrets du soldat inconnu
Roman



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

© Lys Bleu Éditions – Edgar Ducreux

ISBN : 979-10-377-2208-9

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Officiellement

— Ton père va arriver d'une seconde à l'autre. Mets la table ! Adam s'exécute. Il sort de sa chambre, traverse le couloir et entre dans la cuisine. L'enfant prend trois fourchettes, trois couteaux, trois cuillères, trois assiettes et vient les déposer sur une table dans le salon, non loin de la cuisine. Puis il retourne dans cette dernière, choisit des verres et... La porte de l'appartement s'ouvre. Un homme d'une quarantaine d'années apparaît. À peine a-t-il le temps d'enlever son manteau qu'Adam lui saute au cou.

— Papa ! Papa ! s'exclame-t-il, tout heureux. Charles embrasse son fils, sa femme Marie, puis s'empresse de les aider. Élégant, ses chaussures noires, cirées le matin même, s'associent à merveille avec son pantalon de costume et sa veste de même couleur, sa chemise blanche, et sa montre d'apparence ancienne. La coupe de ses cheveux, bruns et légèrement plus longs sur le devant, renforce l'image d'un homme d'affaires moderne.

Charles Theenes est détective privé. Il enquête pour des particuliers qui ont des doutes sur la fiabilité d'une personne, et réunit des preuves afin de confirmer ou d'infirmer leurs intuitions.

— J'ai fait une planque pour madame Duprès aujourd'hui. La pauvre, son mari la trompe. Je l'ai aperçu en bas de l'avenue Foch avec une jeune femme blonde d'une vingtaine d'années. Ils

s’embrassaient devant un hôtel. J’ai pris une photo, mais je ne sais pas comment lui annoncer. Je l’ai vue hier matin. Elle était très inquiète après avoir découvert un message suspect dans son téléphone. Ils sont mariés depuis plus de quinze ans, tu t’en rends compte ? Même si elle a des soupçons, elle espère qu’ils ne sont pas fondés... Ça va lui faire un choc !

Marie soutient madame Duprès, et apporte le repas dans le salon. Ce soir, des pâtes à la carbonara sont au menu. Adam n’en fait qu’une bouchée, discute un instant avec ses parents, puis s’en va dans sa chambre pour une bonne nuit de sommeil.

Le lendemain, c’est le 14 juillet. La famille se rend dès l’aube sur les Champs-Élysées, où elle retrouve Jérôme, François et Christine pour la cérémonie. Cela faisait longtemps qu’ils ne les avaient pas vus, en particulier Jérôme. Grand aventurier, le frère cadet de Charles voyage à travers le monde et partage sa culture avec les autochtones. Il y a peu, Jérôme s’est lancé dans l’alpinisme. Jusqu’à présent, il n’a escaladé que le Mont-Blanc, mais il rêve de lever un jour les bras au sommet de l’Everest. Quant à François, le père de Charles et de Jérôme, il est sapeur-pompier à la retraite et habite désormais à la campagne dans un petit village à côté de Troyes, où il s’est installé avec sa femme Christine en 2008, il y a deux ans.

Le défilé ne tarde pas à commencer. Adam monte sur les épaules de son père, et observe le spectacle avec attention. Debout dans son véhicule, entouré de gendarmes et de cavaliers, le président de la République descend l’Avenue des Champs Élysées depuis la Place de l’Étoile, en saluant la foule. Adam écoute ensuite attentivement la Marseillaise, avant de contempler les tanks et les avions de chasse, et d’apprécier les différentes musiques jouées par les militaires.

Le spectacle prend fin vers 12 h 30. Rapidement, la foule déserte l'Avenue et les voitures reprennent le contrôle de la chaussée. Les parents de Charles, qui ont un dîner prévu le soir même avec des amis, se dirigent vers la gare Saint-Lazare. Quant à Charles, Marie, Adam et Jérôme, ils décident de s'installer dans une brasserie, située à quelques centaines de mètres de la Place de l'Étoile, l'occasion d'échanger avec le cadet de la fratrie Theenes. L'alpiniste révèle alors qu'il s'envolera l'année prochaine pour la Tanzanie, où il tentera de gravir le volcan Mawenzi, à l'Est du Kilimanjaro. Ce projet inquiète un peu Charles, car là-bas, la roche est très friable, ce qui rend l'ascension assez dangereuse. Néanmoins, il soutient Jérôme, car, bien que son frère n'ait que peu d'expérience, il sait qu'il est assez responsable pour préserver sa sécurité.

À la fin du déjeuner, Jérôme reprend son chemin d'aventurier. Un de ses amis vient le chercher en voiture, juste devant le restaurant. Les deux grimpeurs partent pour une semaine d'entraînement dans les Alpes, où ils graviront une nouvelle fois ensemble le Mont-Blanc par la voie normale, en partant de Chamonix.

Adam cogite le reste de la journée. Lorsque le président de la République saluait la foule en faisant le tour de la Place de l'Étoile, il a remarqué sous l'Arc de Triomphe une étrange pierre qui ressemblait à un cercueil, et sur laquelle dansait une flamme. Le soir, au moment du coucher, il demande à son père quel est cet objet qui l'a tant intrigué. Charles déplace alors la chaise de bureau d'Adam près du lit de son fils, s'assoit, et raconte :

— Tu as sûrement déjà entendu parler de la Première Guerre mondiale. Pendant quatre ans, plusieurs pays se livrèrent une guerre sans merci. Malheureusement, de nombreuses personnes y ont perdu la vie. La France a été particulièrement touchée, et à la

suite de ces pertes humaines gigantesques, l'État décida, en 1920, de placer sous l'Arc de Triomphe le corps d'un soldat décédé. Huit soldats français furent alors exhumés, et placés dans des cercueils faits de chêne. Le 9 novembre, ces huit cercueils furent transférés à la citadelle de Verdun, dans une casemate où ils furent changés plusieurs fois de place, pour préserver leur anonymat. Le lendemain, ils furent placés dans une chapelle ardente. Puis, André Maginot, qui était ministre à l'époque, s'est avancé vers l'un des jeunes soldats qui assuraient la garde. Il s'agissait d'Auguste Thin, un militaire qui s'était engagé volontairement. André Maginot lui tendit alors un bouquet d'œillets blancs et rouges, et lui confia la lourde responsabilité de choisir celui qui deviendrait le Soldat inconnu. Quelque peu intimidé, le jeune homme regarda tout autour de lui. Tous les yeux s'étaient fixés sur les siens. Tout le monde attendait sa décision. Que faire ? Lequel choisir ? Il avait l'impression que chaque cercueil l'appelait. Alors, après un instant de réflexion, il s'avança à petits pas vers le sixième cercueil, et y déposa le bouquet, avant de se figer au garde-à-vous. Dans la foulée, le cercueil du désormais Soldat inconnu quitta Verdun. Il fit une entrée solennelle sous l'Arc de Triomphe deux jours plus tard, où il fut mis en terre la semaine suivante.

Bien qu'il n'ait sûrement pas tout compris, l'enfant, captivé par la narration et le jeu d'acteur de son père, lui demande quel est ce feu qui a attiré son attention. Charles répond qu'il s'agit d'une flamme éternelle, avant de se lever, de remettre la chaise sous le bureau de son fils, de replacer la couverture sur son corps juvénile et de l'embrasser.

Après cette journée bien chargée, Adam n'a aucun mal à s'endormir, des étoiles plein les yeux.

Nous sommes le 14 juillet 2010, et tout cela va bien changer.

Chapitre 2

La rumeur

Adam, Charles et Marie continuent leur vie.

Aujourd'hui, en 2018, l'enfant, devenu adolescent, est en classe de première.

Quant à Charles, il a depuis longtemps révélé à madame Duprès la tromperie de son mari. Il est toujours contacté par des couples en crise ou des familles en conflit, continue de mener des enquêtes, et ne s'en lasse pas. « Chaque affaire est unique. J'adore aider les particuliers autant que je le peux, et essayer d'apporter des réponses à leurs questions », explique-t-il lorsqu'on lui demande ce qu'il aime dans son métier.

Marie, qui ne travaillait plus depuis la naissance de son fils, a été embauchée l'année dernière en tant que serveuse dans un petit restaurant italien situé non loin du croisement entre la rue Vaugirard et la rue Lacretelle, dans le XVe arrondissement de Paris. Cette expérience dans le monde de la restauration lui plaît beaucoup, et elle a même sympathisé avec une poignée d'habitues, qui sont principalement des étudiants et des professeurs de l'Université Paris Descartes, ainsi que des membres du personnel de l'hôpital Vaugirard.

Bref. La famille se porte au mieux.

Pourtant, le 21 octobre, un appel inattendu, reçu sur le téléphone professionnel de Charles, vient troubler les esprits des Theenes. Au bout du fil, l'homme ne souhaite pas révéler son identité, pour sa sécurité, dit-il. Jusque-là, rien d'anormal. Les clients de Charles préfèrent parfois rester anonymes au début de l'échange, lorsqu'ils exposent les problèmes qu'ils rencontrent, de peur de s'attirer des ennuis. Mais cette fois-ci, il ne s'agit ni d'un couple en crise ni d'une affaire familiale. L'homme prétend avoir entendu, par maladresse, un secret qui n'aurait jamais dû être révélé : Le Soldat inconnu serait enterré avec un collier en or, qui aurait appartenu à Léonard de Vinci.

Interloqué par cet appel, Charles s'empresse de rechercher des informations sur un tel collier. Et tout aussi surprenant que cela puisse paraître, il existe effectivement un collier semblable, en or, qui a disparu pendant la Première Guerre Mondiale du musée dans lequel il était conservé. Charles descend la barre de recherche. Les trois premiers sites contiennent les mêmes informations à quelques détails près, le quatrième ne dit rien de très intéressant... Wouahh ! Le collier coûterait des dizaines de millions d'euros ! C'est en tout cas ce qu'indique le site suivant, et pas que ! Plusieurs autres affirment la même chose. Une prime de plusieurs milliers d'euros serait même versée à la personne qui rapporterait ce fameux collier aux autorités publiques.

L'incompréhension règne dans la tête du détective. Le plus étonnant, c'est que tous ces sites qui annoncent une telle valeur marchande à ce bijou ont publié leur contenu dans la journée.

Qui a appelé Charles ? Pourquoi lui ? Pourquoi garder son anonymat sur un tel sujet ? Les questions se bousculent et le père de famille ne sait pas quoi faire. Accepter ou refuser ?

D'un côté, Charles ne veut pas prendre de risques. Cette affaire, il ne la sent pas. Elle paraît suspecte. Et puis, il ne veut

surtout pas mettre en danger son fils et sa femme. Qui sait jusqu'où peut aller cette histoire ? Mais d'un autre côté, son instinct de détective et sa curiosité l'incitent à enquêter. Le lendemain, comme convenu, son client anonyme le rappelle :

— Qu'attendez-vous exactement de moi ? questionne Charles.

— L'information dont je vous ai fait part hier me vient d'un ami avocat, lui-même très proche de Raphaël Maginot, qui n'est autre que l'arrière-petit-fils d'André Maginot, le ministre des pensions qui a désigné Auguste Thin le 10 janvier 1920 afin de choisir parmi huit cercueils lequel serait celui du Soldat inconnu. Il se trouve que mon ami et monsieur Maginot ont participé ensemble à diverses fêtes ces derniers temps. Pour monsieur Maginot, très sollicité par la presse en cette année du centenaire de l'armistice, ces soirées lui permettent de lâcher prise et de penser à autre chose. Cependant, avec l'alcool, certains secrets refont surface...

— Je vous avoue que cela m'intrigue beaucoup, répond Charles. Malheureusement, j'ai bien peur de ne pas être habilité à traiter de ce que vous me proposez. Je suis spécialisé dans les couples en crise et les conflits familiaux.

— Justement, nous y voilà. Le 17 octobre dernier, nous célébrions le centenaire de la libération de Lille. Monsieur Maginot qui avait eu une journée médiatiquement très chargée, sortit avec mon ami dans une discothèque parisienne. Cette nuit-là, le descendant du ministre des pensions enchaîna les verres d'alcool sans modération. Un dialogue de sourds s'installa progressivement, et il affirma qu'un collier ayant appartenu à Léonard de Vinci était caché dans la tombe du Soldat inconnu, avant de commencer à répéter en boucle : « André trafic Thennes, André trafic Thennes ». Puis, sans aucun soupçon de rationalité, il s'arrêta, fixa son verre

d'un regard aussi vide que celui-ci, et chuchota : « Pauvre Auguste Thin, pauvre Jacques Theenes, pauvre Auguste Thin, pauvre Jacques Theenes, pauvre Auguste Thin, pauvre Jacques Theenes... ». Et si je ne me trompe pas, monsieur Theenes, votre grand-père se prénomait Jacques...

— C'est exact ! Mais... qui êtes-vous ? Comment connaissez-vous le prénom de mon grand-père ? Et qu'a-t-il à voir dans tout ça ?

— Peu importe d'où me vient cette information sur votre grand-père. L'essentiel n'est pas là. Quant à son rôle, je n'en sais pas plus que vous.

— Et que me voulez-vous ?

— Vous êtes un détective d'une grande renommée, et ni mon ami ni moi n'arrivons à donner un sens à ces paroles. À vrai dire, je travaille pour la fonction publique, et je suis très attaché au patrimoine de notre pays. Je préfère rester anonyme car je ne veux pas attirer d'ennuis à mon ami, mais j'aimerais que vous essayiez de soustraire quelques informations à monsieur Maginot, d'autant plus que la rumeur concernant le collier risque de se propager rapidement. Et puis, pourquoi monsieur Maginot cite-t-il le prénom de votre aïeul ? Tout cela est très surprenant, vous ne trouvez pas ?

L'anonymat de son interlocuteur devient étrange. Pourtant, après une courte hésitation, Charles promet de faire de son mieux. Son grand-père est impliqué dans cette affaire. Il se sent obligé de l'éclaircir.

Dès le lendemain, le détective s'interroge sur l'approche la plus efficace pour questionner ce fameux Raphaël Maginot. Se rendre directement sur son lieu de travail et y aller franco serait beaucoup trop suspect. Après le déjeuner, Charles s'assoit sur une chaise, et saisit un crayon et une feuille blanche posés sur son

bureau. « Il faut s'infiltrer dans sa vie sans se faire remarquer », pense-t-il. « Mais comment fai... » :

— Mais oui ! Raphaël est très sollicité cette année pour des interviews sur la Première Guerre mondiale. Il faut donc que je me fasse passer pour un journaliste. C'est bientôt le 11 novembre. Je n'ai donc qu'à prétexter la rédaction d'un article sur l'armistice.

Charles, qui ne s'est même pas rendu compte qu'il parlait à haute voix, retranscrit toutes ses idées sur sa feuille.

Fin octobre, il est prêt à passer à l'action.

Il contacte Raphaël Maginot, dont il a récupéré le numéro grâce à son client anonyme, et se présente comme un journaliste qui travaille pour Le Monde. Ce choix n'est pas hasardeux. En effet, le détective connaît personnellement le directeur du quotidien, et il n'aurait aucun souci à se faire couvrir si jamais Maginot venait à vérifier son identité :

— Bonjour, monsieur, je me présente, je m'appelle Henri Pierre, et je suis journaliste pour Le Monde. Je réalise un article dans le cadre du centenaire de l'armistice, et j'aurais souhaité vous poser quelques questions. Auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

Raphaël Maginot laisse échapper un soupir, l'air de dire : « Mais ils ne me lâcheront jamais », puis répond d'une voix monotone et lassée :

— Deux-trois minutes, mais pas plus ! faites vite ! Je suis pressé.

— Cela ne prendra pas longtemps, affirme Charles.

— Je vous écoute.

— Je vous remercie. J'ai eu vent de votre lien de parenté avec l'ex-ministre des pensions André Maginot. Votre arrière-grand-père a joué un rôle important lors de la Première Guerre mondiale. Il fut ministre des colonies en 1917 et a été fait chevalier de la

Légion d'honneur le 12 mars 1919 pour ses actes au front. Mais ce n'est pas à ces honneurs que je m'intéresse. Voyez-vous, le 11 novembre 1920, deux ans après l'armistice, le Soldat inconnu est entré sous l'Arc de Triomphe. Or, André Maginot est aussi connu pour avoir désigné Auguste Thin, l'homme qui choisit le cercueil du Soldat inconnu. Et c'est de cet événement dont j'aimerais discuter avec vous, en commençant par vous demander si votre aïeul connaissait l'identité des soldats, s'il savait qui était dans chaque tombe.

Après un silence de plusieurs secondes, et donc remarquablement long pour quelqu'un d'aussi pressé, Raphaël Maginot répond d'une voix particulièrement sèche :

— Écoutez ! Cela fait des années voire des décennies que tout le monde sait que les corps n'étaient pas identifiables. La seule chose dont André était sûr, c'est que ces soldats avaient combattu pour la France.

— Et sauriez-vous par hasard quelles sont les personnes qui ont placé les corps dans les cercueils ?

— Cette fois-ci, le retour ne se fait pas attendre, et c'est d'une voix colérique que s'exprime l'avocat :

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis peut-être l'arrière-petit-fils d'André Maginot, mais je ne suis pas son biographe. Depuis des mois, je répète à tous vos confrères que je ne suis pas un spécialiste de la guerre et que je n'ai ni secrets ni révélations à faire. Maintenant, excusez-moi, mais comme je vous l'ai dit j'ai un planning bien rempli, et je pense qu'il y a des tas de personnes bien mieux placées que moi pour répondre à vos questions !

Et il raccroche...

Cette conversation n'aura pas beaucoup aidé le détective. Néanmoins, Charles a relevé un élément intéressant. Pourquoi le descendant du ministre a-t-il prononcé les mots « secrets » et

« révélations » ? Charles lui a juste posé des questions simples. Les réponses et la colère de Raphaël Maginot paraissent excessives. Et s'il cachait quelque chose ? Et si ces mots n'étaient pas anodins ? Charles se demande réellement s'il n'y a pas un secret de famille derrière tout ça. En plus, il ne sait toujours pas comment cet homme connaît le prénom de son grand-père ni pourquoi il a prononcé son nom devant ce mystérieux client anonyme.

Durant les jours qui suivent, une rumeur liant le collier au Soldat inconnu se répand. Le gouvernement décide de poster des agents de sécurité autour du tombeau du Soldat inconnu, de jour comme de nuit. Certains sont debout et font des rondes, tandis que d'autres, équipés de jumelles, sont en planque dans des voitures ou des appartements donnant vue sur la Place de l'Étoile.

Durant la première partie du mois de novembre, les forces de l'ordre ne font face à aucune difficulté. Leurs seules interventions consistent à aider des touristes perdus à retrouver le chemin de l'hôtel, ou à leur indiquer comment se rendre au Louvre, à la tour Eiffel, au Palais des sports...

Aussi, les spécialistes de la guerre affirment avec la plus grande conviction que les rumeurs sont fausses, et totalement infondées. Ils répètent que les huit soldats pré-sélectionnés avaient été placés sous haute surveillance, et qu'il est absolument impossible qu'une personne ait pu y introduire un tel trésor. Et quand bien même quelqu'un aurait eu cette opportunité, quel intérêt aurait-il eu à s'en débarrasser de la sorte ? Tout ceci n'a aucun sens pour les experts, et, au fil du temps, la rumeur se fait oublier.

De son côté, Charles n'a plus aucune nouvelle de son client anonyme, et son enquête piétine. Il n'a rien de plus qu'une discussion stérile avec un homme qui s'est dit pressé. Pourtant, le

détective ne relâche pas son effort, et persiste. Comme la plupart des gens, il pense que la présence du collier de Léonard de Vinci dans le cercueil du Soldat inconnu est une blague de mauvais goût, mais il veut à tout prix découvrir pourquoi Raphaël Maginot a prononcé le prénom de son grand-père... à moins que son client anonyme ne l'ait manipulé !

Chapitre 3

Le vol

Le vendredi 23 novembre, comme la plupart des matins, Charles se lève vers 9 h. Il embrasse sa femme et son fils, encore à moitié endormis, et se dirige vers la cuisine pour se préparer un café qu'il boit quelques minutes plus tard. Puis il se lave, se brosse les dents, s'habille et descend de son immeuble pour se rendre dans le bar du coin, situé rue des Bergers. Il y salue deux-trois connaissances, achète le journal du jour, et rentre chez lui. Entre temps, Adam est parti à l'école. Les amoureux se retrouvent seuls, et après une petite partie de jambes en l'air, Charles saisit le quotidien.

D'un coup, il fronce les sourcils. La page de couverture, à laquelle il n'avait jusqu'alors même pas prêté attention, tient comme titre : *Un égoutier découvre un tunnel menant au Soldat inconnu !* Charles ouvre alors à la page correspondante, et lit :

« Hier soir, un égoutier a découvert un tunnel menant au cercueil du Soldat inconnu. Pierre Gérard circulait dans les égouts, dans le VIII^e arrondissement de Paris. En descendant d'une échelle, il aperçut au loin un trou, qu'il n'avait jamais remarqué. Il s'en approcha, et vit un tunnel de quelques mètres. En l'observant, il distingua, au fond, du marbre. "J'ai décidé d'aller voir de plus près ce que c'était, et j'ai vite compris qu'il

s'agissait d'un cercueil qui abritait un squelette. Je suis alors sorti le plus rapidement possible des égouts, et j'ai appelé la police", raconte-t-il.

Les forces de l'ordre sont arrivées sur les lieux une demi-heure plus tard, vers 19 h 30, accompagnées d'experts pour examiner les lieux. Ces derniers ont alors réalisé que le cercueil était placé exactement à l'endroit où les capteurs indiquaient l'emplacement du Soldat inconnu. "On pouvait d'ailleurs entendre les voitures qui circulaient sur la place de l'Étoile, et même parfois les piétons", précise Jean Disippe, chef de brigade. Les experts ont également découvert la présence de résidus d'or à côté du squelette, ce qui pourrait, contre toute attente, confirmer les rumeurs qui s'étaient diffusées le mois dernier.

Cependant, l'enquête n'en est qu'à son commencement ; il faut rester prudent. »

Charles est stupéfié. À la recherche d'informations supplémentaires, il allume son ordinateur. Bien sûr, la plupart des médias rapportent les faits de cet évènement pour le moins surprenant. Le Parisien affirme que l'éboueur exerce depuis une quinzaine d'années, Le Parisien explique que ce dernier a déjà découvert des tas de choses étonnantes comme une grenade, un fax ou un vélo, et Le Canard Enchaîné pointe du doigt les mauvaises conditions de travail des égoutiers. Mais aucun journal, qu'il soit papier ou numérique, ne renseigne réellement le détective.

Malgré ses efforts, Charles ne trouve pas les réponses à ses interrogations. Toujours aussi curieux, Adam, qui regarde de temps en temps les informations, le sollicite et lui demande ce qu'il s'est passé. Qui a fait le trou ? Qu'est-ce qui a été volé ? Pourquoi ? Est-ce grave ? Évidemment, Charles tient à garder son fils en dehors de son enquête, et face à cette avalanche de questions, il répond simplement qu'un homme a ouvert le cercueil

du Soldat inconnu pour voler quelque chose de précieux, mais que, pour le moment, personne ne sait ce que c'est.

L'enquête policière ne semble pas non plus beaucoup avancer. Du moins, aucun nouvel élément n'est publiquement révélé. Les jours passent, les actualités se renouvellent, et les médias délaissent de plus en plus cette affaire, comme si, finalement, ce n'était qu'un simple fait divers.

Chapitre 4

Ennemi de la nation

« 21 décembre 2018. Je ne peux effacer de mes pensées, ne serait-ce que quelques instants, cet appel d'octobre. Quel est cet homme, cet inconnu, cet anonyme qui m'a appelé et m'a réquisitionné sur cette hallucinante affaire ? Que fait grand-père là-dedans ? J'ai beau faire tout ce que je peux, pour la première fois de ma carrière, je me sens inutile. Tout ce que j'ai entrepris jusqu'à présent ne me sert à rien. Remarque, je n'avais encore jamais enquêté sur un tel évènement. Aussi bien professionnellement que personnellement, c'est un calvaire. J'ai peur d'impliquer ma famille. Ils ne savent pas dans quoi je me suis engagé. Je dois affronter cette épreuve seul. C'est cela, seul ».

Son sentiment de désespoir, et son appel à l'aide destiné à personne si ce n'est à lui-même, Charles les retranscrit dans son journal intime, dans lequel il n'écrit pas tous les jours, mais seulement lorsqu'il en ressent le besoin, lorsqu'il se sent seul, ou triste, et qu'il n'a personne à qui se confier. Et ce livre, cela faisait des mois qu'il ne l'avait pas ouvert. En le parcourant, le père de famille se remémore des moments difficiles. Il y retrouve des textes qu'il aurait bien voulu ne jamais avoir à écrire : la mort de sa sœur, celle de son grand-père, la fausse couche de sa femme, son accident de moto... Tout cela peut paraître extrêmement démoralisant. Pourtant, Charles ne voit pas ces

écritures sous cet angle là, mais comme un besoin intime de se raconter les obstacles de sa vie pour mieux les traverser. De plus, toutes les épreuves qu'il a retranscrites dans son journal, il les a surmontées : il en sera donc de même pour la prochaine !

Trois jours plus tard, l'enquête, qui semblait stagner, au point de tomber aux oubliettes, se retrouve brutalement à la une de tous les médias, qui troquent leur traditionnelle actualité spéciale Noël pour concentrer leur diffusion sur ce qu'on appelle désormais « l'affaire du bijou du Soldat inconnu ».

Le détective découvre les nouvelles au cours de l'après-midi, après avoir finalisé les courses de Noël. En rentrant chez lui, Le père de famille range le foie gras, le pain et les bûches. Puis, dans un esprit festif et avec le sentiment du devoir accompli, il se sert un verre de whisky et s'assoit dans le salon. Il allume son ordinateur, et consulte ses mails. Hormis quelques spams au but purement publicitaire, rien à signaler. Les clients se font discrets en ce jour de réveillon. Détendu, Charles va ensuite sur internet, et ouvre une page d'informations, pensant tomber comme chaque année sur un ensemble de reportages directement liés à Noël, proposant tantôt des recettes culinaires, tantôt des jouets, et exposant la joie et l'enthousiasme sans limites des enfants.

Mais cette fois-ci, ce n'est pas le cas ! Tous les médias se concentrent sur un seul événement : l'arrestation d'un homme, suspecté du vol du bijou du Soldat inconnu. Interpellé, pour ne pas dire paniqué par ce qu'il voit, Charles clique sur le premier lien, et lit : « Le Soldat inconnu a trouvé son suspect ».

Raphaël Maginot a été arrêté cette nuit.

Issu d'une famille aisée et baignant depuis longtemps dans le monde des affaires, l'avocat n'avait jamais fait l'objet d'un quelconque soupçon, et son casier judiciaire était vierge. Cette nuit, vers deux heures, alors qu'il s'affrontait physiquement avec

un autre homme, il fut interpellé par les agents de sécurité et emmené au commissariat, où un important taux d'alcool et une présence de cocaïne dans son sang furent confirmés.

Au cours de la nuit, les policiers ont découvert plusieurs éléments l'inculpant directement, faisant de lui le suspect numéro 1. Pour des raisons de confidentialité, ils ne seront pas révélés avant le procès.

Mais qu'a donc bien pu conduire cet homme à commettre un tel acte, aussi insolent pour la nation que prémédité par le creusement d'un tunnel au beau milieu des égouts parisiens ?

« Le suspect est actuellement en cellule de dégrisement. Il sera interrogé demain dès l'aube, puis sera placé en détention provisoire, assure Gérard Piré, préfet de police de Paris. Nous faisons et ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour démêler le vrai du faux, comprendre les motivations de l'intéressé, retrouver ses complices et le collier ».

Instantanément, le festif verre de whisky se transforme en médicament, et Charles le boit d'une traite. Depuis l'incroyable vol du supposé collier de Léonard de Vinci, il a tout tenté pour recontacter l'avocat. Sans succès. Il était introuvable, totalement injoignable. Un vrai fantôme ! L'enquête du détective était réduite à néant, et voilà qu'aujourd'hui, qui plus est le jour du réveillon de Noël, il retrouve sa cible à la une de tous les journaux. Cet homme, cet arrière-petit-fils de... peu importe. Pourquoi cet homme-là, lui, et pas un autre prononça Jacques Theenes, le nom et le prénom de son grand-père, en parlant d'un satané bijou enfermé avec ce fameux Soldat inconnu qu'il a volé quelques semaines plus tard avant de se faire arrêter, ivre et drogué, en train de se battre en pleine rue avec on ne sait qui ?

En soi, à part Charles et son client anonyme, tous pourraient y trouver une logique. En effet, Raphaël Maginot pourrait tenir

ce secret grâce à sa famille. Dans une mauvaise passe, des angoisses auraient pu le submerger et l'entraîner vers une addiction à l'alcool ou à la drogue. Puis, un jour, peut-être ruiné, qui sait, il aurait pu inventer ce plan improbable et passer à l'action, dans l'objectif de se refaire de l'argent, voire même, inconsciemment, de dévoiler cet intenable secret au monde entier. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi son grand-père ? Oh ! et puis tant pis, au point où il en est, le détective en perd sa combativité. « Les enquêteurs sont plus compétents que moi, se dit-il. Ils ont plus de recul. Et comme l'a fait savoir le préfet, ils démêleront le vrai du faux. ».

Charles se perd dans ses pensées, toutes aussi négatives les unes que les autres. Les yeux fixes, la bouche à moitié ouverte, les bras qui tombent et les jambes resserrées, il désespère. Lui, qui avait eu jusqu'à présent une vie si paisible, une vie simple et épanouissante, avec un métier, une femme, et un enfant qu'il aime. Lui, qui a toujours voulu le bien des autres. Lui, qui est si généreux, si bienveillant. Pourquoi lui ? Pourquoi tout d'un coup, en l'espace de deux mois, sa vie bascule et sa famille se retrouve indirectement liée au plus grand scandale national de ces dernières années ? Qu'a donc bien pu faire son aïeul ? Que cache-t-il ? Au fond, le connaissait-il vraiment, ce grand-père qui lui a servi de modèle ?

Soudain, un grincement de porte sort Charles de ses pensées aussi vite qu'il en est entré :

— Papa ! se réjouit Adam, c'était génial. Avec maman on est allé au marché de Noël. On a mangé des crêpes et des churros, et on t'a ramené des marrons grillés.

— Ah super ! répond Charles, se forçant à retrouver un semblant de bonne humeur. Va donc te préparer. On part dans une heure.

Heureux comme un enfant revenant d'un magasin de bonbons, Adam s'exécute avec plaisir pour une fois. Il se lave, inonde la salle de bain en sortant de la douche comme à chaque fois, se sèche, puis se vêt de sa belle chemise bleue que François lui a achetée pour son anniversaire :

Tu es prêt Adam, lui demande Marie ? On va y aller.

Ce dernier, bien qu'il ait seize ans, ne raterait pour rien au monde une seule minute des festivités. Il lace rapidement ses chaussures, et s'empresse de rejoindre ses parents dans le hall de l'appartement.

Après une heure de route, la famille arrive à Torvilliers, le petit village calme et paisible où vivent François et Christine, les organisateurs. Chacun s'installe, pose ses valises, fait comme chez lui. Adam retrouve son cousin, âgé de deux ans de moins que lui et avec qui il s'entend à merveille, tandis que les adultes partagent un apéritif autour de la table basse et des deux canapés du salon.

La joie de se retrouver en famille et les discussions banales rehaussent petit à petit le moral de Charles. De plus, Marie n'ayant pas eu le temps de regarder les informations, Jérôme revenant d'une expédition et les parents du détective n'ayant tout simplement ni ouvert le journal, ni allumé la télévision, il n'y a aucun risque qu'un débat sur l'arrestation de l'avocat soit lancé.

Mais le repos est de courte durée. Comment un avocat, descendant d'un des personnages politiques les plus importants de la Première Guerre Mondiale, a-t-il pu en arriver là ? Une grande partie de la population n'y voit que magouilles et complicité. Peut-on encore faire confiance aux avocats ? Peut-on encore faire confiance aux forces de l'ordre qui ont échoué à protéger le tombeau ? Alors que les opposants, enivrés par la rage et la colère, s'empressent de manifester partout sur le

territoire français, de crier haut et fort leur volonté de réformer la justice, et pour certains même de remanier le gouvernement, le président réunit en urgence l'Assemblée et le Sénat en Congrès. Malheureusement, cette réunion n'aboutit qu'à un bien triste spectacle, au cours duquel les élus hurlent sur les parties opposées, clamant leur ignorance et leur incompetence.

En effet, entre les fêtes de fin d'année, la colère du peuple se décuple de jour en jour. Les actions des gardiens de la paix sont remises en question, les élus sont discrédités, et certains citoyens, parfois violents, en profitent pour réclamer une amélioration des systèmes d'éducation nationale et de santé, ce qui n'a pourtant aucun rapport avec la source de la révolte.

Et malgré ce soulèvement, aucune mesure de fond n'est adoptée. Le président de la République, soutenu par Gérard Piré, le préfet de police de Paris, rappelle la solide formation reçue par les forces de l'ordre, et insiste sur le courage dont ils font preuve au quotidien. Il ne semble pas non plus s'intéresser aux revendications sur la hausse du niveau de vie, la santé, l'environnement, l'éducation..., et annonce simplement qu'il fera tout son possible pour prendre les décisions nécessaires au bon fonctionnement de l'État.

Quant à Raphaël Maginot, il devient l'homme le plus détesté de France, un véritable ennemi de la nation. Après une garde à vue prolongée, il est placé en détention provisoire, et, pour assurer « le bon déroulement de l'enquête » et « la sécurité du prévenu », comme ils disent, les enquêteurs décident de ne divulguer aucune information, pas même la date du procès.

C'est dans ce climat on ne peut plus instable que se termine la deux mille dix-huitième année de notre ère. Et notre détective, qui jusque-là, respectait la déontologie des détectives, prend une grande résolution.

Chapitre 5

L'instinct du détective

Face à cette situation de grande instabilité, due à cette fameuse affaire, Charles décide d'intervenir. Il ne cesse de se questionner sur l'implication de son grand-père, et se souvient que lorsqu'il était enfant, sa mère lui répétait sans cesse : « Mon fils, tu dois être acteur de ta vie, maître de ton futur. Si tu veux quelque chose, tu peux l'obtenir. Mais pour atteindre tes objectifs, il faut que tu prennes des initiatives. Et surtout, n'attends pas que les autres en prennent pour toi ! ». Ces mots résonnent dans l'esprit de Charles, mais ce qu'il s'apprête à faire dépasse, sûrement, largement ce que sa génitrice voulait lui faire comprendre.

Le lundi 7 janvier, Charles se met à rechercher le nom de l'avocat de Raphaël Maginot. Il découvre dans un article du Figaro qu'il s'agit de Gérard Polier, un pénaliste reconnu, qui a notamment réussi à obtenir l'acquittement, il y a quelques années, d'un ancien ministre italien accusé du meurtre de sa femme. Le site internet du praticien précise que l'adresse de son cabinet se trouve 15, rue du Faubourg St Honoré, dans le 8e arrondissement de Paris. Il ne faut pas plus de renseignements à notre expert pour démarrer une nouvelle enquête secrète et à son profit cette fois-ci – et quelque peu illégale il faut bien l'avouer.

Le lendemain matin, le père de famille se rend dans le quartier du Faubourg Saint-Honoré, et s'installe dans le petit troquet situé en face du cabinet de l'avocat. Il y choisit une place stratégique, qui lui permet d'avoir une vision directe sur le hall sans risquer de se faire repérer. Puis il sort son journal, le dépose sur sa table, l'ouvre et commence à le lire, tout en surveillant l'entrée de l'immeuble. Les premières pages sont consacrées à la crise, sans pour autant apporter de grandes nouvelles. Viennent ensuite des papiers sur la visite d'un ministre hongrois à l'Élysée, la première représentation de l'année du ballet de Saint-Pétersbourg à Paris, le classico Paris St Germain – Olympique de Marseille, les championnats du monde de judo... Le quotidien, comme souvent, regorge d'informations sur des événements dont Charles se désintéresse totalement. Cependant, un article attire particulièrement l'attention de notre détective. Il porte justement sur une interview donnée par Gérard Polier. Charles découvre alors que l'avocat s'estime confiant quant à l'issue de l'affaire Maginot, et qu'il affirme être dans une relation de confiance avec un client « honnête ». Selon lui, la preuve de son innocence ne serait qu'une question de temps. Certes, le rôle d'un avocat est de défendre son client et de lui rendre la meilleure justice possible. Mais là, le pénaliste semble plus qu'optimiste. Est-ce du bluff ? Quels éléments a-t-il en sa possession ?

Soudain, un homme surgit :

— Que désirez-vous, monsieur ?

Absorbé par ses pensées, Charles est surpris par le serveur. Il redresse la tête d'un coup, et surprend lui-même le jeune homme aux longs cheveux blonds, qui en fait tomber son plateau.

Excusez-moi, j'étais dans mes pensées, vous m'avez fait peur, s'exclame Charles.

Ne vous inquiétez pas, aucun souci, répond le serveur en s'efforçant de garder un sourire professionnel tout en ramassant le plateau. Que souhaitez-vous ?

Un café pour me réveiller tenez. Je pense que j'en ai besoin.

Le jeune homme acquiesce, puis s'en va. Il revient quelques instants plus tard, tasse en main, en prenant toutes ses précautions pour ne pas revivre la même scène et renverser le café.

Merci bien jeune homme, s'enthousiasme Charles en regardant son café, délicatement posé par le serveur, avant de payer.

Charles rapproche ensuite légèrement la tasse de son journal, et se remet à le lire, sans omettre de surveiller l'entrée du cabinet, chose qu'il avait oubliée, le temps d'une lecture, avant que le serveur ne le sorte de ses pensées.

Une petite demi-heure plus tard, vers 9 h, un homme aux cheveux blancs sort du cabinet. Il porte des petites lunettes rondes, et est vêtu d'un costume bleu foncé et d'une chemise blanche, agrémentés d'une cravate à carreau marron. Charles reconnaît l'avocat. Il sort du bar, et se met à le suivre en l'observant discrètement.

Pourtant parfaitement rodé à ce genre d'exercice, la marche particulièrement pressée de l'avocat complique la tâche de notre détective qui doit redoubler de prudence pour ne pas le perdre ou se faire repérer. Et puis, il faut le reconnaître, les derbys noires tant aimées de notre enquêteur lui donnent une classe certaine, mais pour profiter d'une marche confortable, il aurait pu trouver plus efficace.

Finalement, après avoir longé la rue du Faubourg St Honoré jusqu'au palais présidentiel, Gérard Polier tourne à gauche, Avenue de Marigny. Il traverse le jardin des Champs-Élysées, et entre dans le métro à la station Champs-Élysées – Clemenceau, avant de prendre la rame 1 dans le sens de La Défense. Pour ne

pas se faire remarquer, Charles garde ses distances, et utilise tant bien que mal les fenêtres sales du wagon dans lequel il se trouve pour garder un œil sur l'avocat. Après trois arrêts, les deux hommes descendent à Charles de Gaulle – Étoile. Toujours incognito, Charles continue d'espionner sa cible, qui, après un petit parcours dans les couloirs de la station, finit par emprunter la ligne 6, pour se rendre à Saint-Jacques, où il sort du métro. Il est 9 h 35. Dès qu'il retrouve la lumière du jour, Gérard Polier accélère de nouveau, pour entrer quelques dizaines de mètres plus loin dans un grand bâtiment fortifié, 1, rue du Messier.

Charles comprend alors que Gérard Polier a rendez-vous avec l'un de ses clients détenu à la prison de la Santé. En effet, cette adresse n'est pas anodine pour un pénaliste, puisque c'est là-bas que se déroulent les parloirs. Mais quel client peut-il bien aller voir ? Au moment où il se pose la question, Charles se rappelle que Raphaël Maginot est justement incarcéré dans cette célèbre forteresse, la dernière encore en activité dans la capitale. C'est ça. C'est sûr ! Il a rendez-vous avec l'accusé du vol le plus culotté du siècle, et il était pressé parce qu'il devait y être pour 9 h 30, se dit le détective. Mais que vont-ils se raconter ? Les détails du vol ? Le secret de son grand-père Jacques ? Tous les scénarios de discussion les plus improbables se mélangent dans l'esprit de l'espion, qui attend sagement dans le coin de la rue que le pénaliste quitte le bâtiment.

Et, le moins que l'on puisse dire, c'est que l'attente est longue. Ce n'est qu'en début d'après-midi, vers 14 h, que Maître Polier réapparaît, à se demander s'il n'a pas déjeuné avec son client. Étonnamment beaucoup plus lent, c'est en prenant tout son temps et en passant plusieurs coups de téléphone que l'homme rentre à son cabinet.

Les jours suivants, Charles continue de le suivre. Petit à petit, il cerne son quotidien et découvre ses habitudes. Les cinq premiers jours de la semaine, il arrive à 8 h à son cabinet. Tous les lundis et jeudis matin, il se rend à 9 h à la prison de la Santé, cartable et dossiers en main. Il en ressort généralement entre midi et treize heures, puis retourne à son cabinet, sauf s'il a prévu de déjeuner avec sa femme ou l'un de ses amis. La plupart du temps, il mange alors dans la brasserie que Charles a testée lors de sa première venue rue du Faubourg Saint-Honoré, ce qui est pratique pour l'avocat à l'emploi du temps bien chargé. Quant aux après-midi, Gérard Polier les passe soit dans son cabinet, soit au tribunal, et n'a pas d'horaires fixes pour rentrer chez lui.

Après plus de trois semaines, Charles conclut qu'il est préférable d'exécuter son plan un jeudi matin.

Il choisit le jeudi 31 janvier. Ce jour-là, il fait particulièrement froid. La température est, comme très souvent à cette période, négative. Un léger brouillard réduit le champ visuel et un terrible vent tourbillonnant rend indispensable le port d'un manteau bien rembourré, d'une écharpe épaisse, et même d'un bonnet. C'est dans ces conditions si propres à l'hiver que Charles, feignant une grande maladresse, percute l'avocat, et, par un coup de génie, réussit à ouvrir par la même occasion son cartable, et à en faire tomber les quelques dossiers qui s'y trouvaient à l'intérieur :

— Faites attention bordel, s'énerve l'avocat. Regardez devant vous, c'est la moindre des choses quand même !

Gérard Polier se baisse, et commence à ramasser.

— Je suis sincèrement désolé, monsieur, répond le fauteur de trouble, qui se met à l'aider. En tout cas, c'est l'impression qu'il veut lui donner. Car en réalité, en remettant quelques pages d'un dossier qui s'étaient envolées à Maître Polier, le détective, très agile, profite de la situation pour glisser un petit micro dans la

poche intérieure de son manteau. Bien sûr, pour augmenter ses chances de réussite, il a préalablement remarqué que l'avocat n'utilisait jamais cette partie du vêtement, et qu'il préférait user de ses poches extérieures pour ranger ses clés et son portefeuille.

Quelques instants plus tard, les deux hommes reprennent leur route, dans un sens opposé cette fois-ci.

Charles se dépêche de rentrer chez lui. Le rendez-vous hebdomadaire devrait commencer dans une petite demi-heure, et il ne compte pas manquer une seconde de l'entretien.

Essoufflé, excité et particulièrement impatient, il arrive chez lui à 8 h 53. Le père de famille fonce dans son bureau, sans prendre le temps de saluer son fils et sa femme, qui viennent tout juste de se lever et dégustent tranquillement leurs tartines et jus de fruits dans la cuisine. Il allume l'ordinateur, qui est relié au micro, met son casque pour écouter la conversation, se munit d'une feuille, d'un stylo, et commence à enregistrer.

Heureusement pour lui, comme à son habitude, Gérard Polier n'est pas à l'heure. Dans un premier temps, Charles ne distingue que des bruits de pas, de respiration, et les voix des personnes qu'il croise. Rien de très intéressant donc. L'homme vient de changer de rame, et n'est pas encore arrivé à destination. Le métro a dû mettre du temps à arriver, se dit l'enquêteur, tout en se demandant comment on peut se permettre d'être toujours en retard alors qu'on a des responsabilités aussi importantes.

Quelques minutes plus tard, le moteur des voitures et le vent frais se font entendre. Comme prévu, l'avocat finit par entrer dans le bâtiment pour se rendre aux parloirs :

« Bonjour Maître », lance un vigile d'une voix monotone.

Pas de réponse. L'intéressé a sûrement acquiescé d'un signe de tête.

Les secondes qui suivent sont marquées par un étrange silence. Puis, tout à coup, un assourdissant « bip » surgit dans les oreilles du détective. Et, une petite minute plus tard, un second.

« Vous cachez quelque chose ? », questionne le vigile d'une voix beaucoup plus autoritaire.

« Non. Bien sûr que non. Votre appareil doit mal fonctionner. Fouillez-moi si vous le voulez ».

Des pas se rapprochent rapidement. Le manteau commence à bouger. Un bruit de plus en plus fort résonne dans le casque. Charles retient son souffle. Mais deux-trois secondes plus tard, tout s'éteint.

« Et merde... », lâche-t-il vulgairement.

Les agents de sécurité viennent de découvrir le micro, et l'ont détruit. Tout le plan imaginé depuis plusieurs semaines vient de s'effondrer.

Chapitre 6

La méthode forte

Charles reste comme pétrifié. Tous les efforts qu'il a fournis, tous les espoirs qu'il a eus... Tout. Tout ce qu'il a entrepris depuis trois semaines vient de s'envoler. Trois semaines ! À l'échelle d'une vie, ça paraît peu, voire rien. Mais dans un contexte comme celui-ci, trois semaines, c'est toute une vie ! Figé devant son ordinateur, les yeux grands ouverts et le souffle coupé, c'est l'état de choc. Il se remémore le temps où tout allait pour le mieux. Ce bon vieux temps où il vivait une vie heureuse, sincère, transparente et épanouie avec sa femme et son fils. Et puis cette belle époque où il jouait dans le jardin de son grand-père préféré Jacques, avec Diane, sa sœur aînée, qui prenait soin de lui et aimait tout particulièrement l'initier au football et à la cuisine. Elle adorait cuisiner se rappelle-t-il, avant de laisser couler une larme, puis deux, puis trois... et finir par exploser en sanglots.

Son souvenir le plus douloureux vient de ressurgir. Le 23 novembre 1999 était pourtant le plus beau jour de sa vie. Et surtout celui de sa sœur puisqu'elle se mariait ! La fête était magique. Charles, Marie, François, Jérôme, Christine, Jacques. Tous étaient réunis pour le premier mariage de la fratrie. Les invités riaient, les fêtards dansaient et les anciens partageaient leurs plus belles expériences. Bref. La famille était véritablement

unie. Et elle le fut encore quelque temps, jusqu'à ce terrible jour d'automne 2001, où, après avoir découvert que son mari venait d'avoir un enfant avec une autre, Diane se suicida.

À la suite de ce drame, l'union, comme souvent, était la meilleure arme. Mais le chagrin finit par l'emporter. Les parents de Charles déménagèrent et s'isolèrent, Jérôme se réfugia dans l'escalade et les aventures de plus en plus lointaines et insensées. Quant à Jacques, le corps et l'âme déjà affaiblis par ses quatre-vingt-cinq printemps, il ressentit le besoin de déménager pour se changer les idées, mais succomba à la tristesse un an plus tard.

Finalement, les seuls à être parvenus à retrouver un réel équilibre avec le temps, ce sont Charles et Marie. Lorsque Diane quitta ce monde, ils attendaient un enfant, et l'arrivée d'Adam leur permit de retrouver espoir. Charles, qui était à l'époque un jeune cadre prometteur, s'est plongé dans son journal intime, et a par la suite changé de vocation et lancé son entreprise de détective pour rendre hommage à sa sœur, et lutter contre les infidélités et tous les mensonges, au-delà même de ceux qui peuvent toucher un couple.

Mais tout cet équilibre, qu'ils ont eu tant de mal à retrouver, risque d'être mis à rude épreuve. Que faut-il faire à présent ? Faut-il s'en remettre à la justice, et abandonner toutes les recherches pour découvrir le lien entre le vol et Jacques ? Après tout, la justice découvrira sûrement la vérité. À en croire certains, le bijou aurait même déjà été retrouvé. Mais que se passera-t-il après ? La famille sera-t-elle en sécurité ? Qui sait ? Si le rôle de Jacques dans cette histoire n'est pas éclairci, quelqu'un pourrait s'en prendre à Charles, à Marie, ou pire encore, à Adam.

Non, cette hypothèse n'est pas envisageable, pas une seconde ! Le détective reprend sa respiration. Il attrape deux mouchoirs dans la boîte posée sur son bureau, sèche ses larmes, prend une feuille, un stylo, et se met à élaborer un nouveau plan.

Lequel mettre en œuvre cette fois-ci ? Le micro n'a pas fonctionné. Il faudrait avoir accès au dossier autrement. Polier l'a toujours dans son cartable en allant à la prison les lundi et jeudi matin. Mais comment le prendre ? Le voler serait trop risqué... Si, voilà la solution. Ou une solution. Charles se gratte la tête et fronce les sourcils. Son idée, si elle est bien réalisée, est toujours moins risquée qu'un vol qui l'emmènerait directement au trou, mais n'y a-t-il vraiment aucun autre moyen ? Un moyen plus simple, plus sûr ? Finalement, après deux jours d'intenses réflexions, Il ne trouve rien d'autre.

Le mardi qui suit son échec, après le départ d'Adam à l'école et celui de Marie au travail, notre détective enfile un vieux jogging, un sweat à capuche, et se rend discrètement chez Franck Grit, un de ses vieux amis du lycée, qui a mal tourné et sort tout juste d'une décennie de détention pour avoir dealé des champignons hallucinogènes.

Une fois arrivé en bas de son immeuble, Charles sonne à l'interphone :

— C'est qui ? Lance Franck d'une voix grave et grasse.

— C'est Charles Theenes. Je sais que ça fait longtemps que l'on ne s'est pas vu mais j'ai besoin d'un service.

— Quel genre de service ? Je te préviens si tu veux des champis c'est pas la peine. Dix piges en taule ça fait réfléchir et j'ai pas envie d'y retourner.

— J'ai pas besoin de grand-chose. Je sais que tu peux m'en trouver. Je mettrai le prix qui va avec.

— 5^e étage.

La porte s'ouvre. Charles entre dans l'immeuble. Bien qu'habitué à se planquer pour espionner des dealers, le détective est quelque peu intimidé. À travers de nombreux tags, la violence s'est installée dans les parties communes. Des dizaines de mégots

pourrissent par terre et l'odeur d'urine rend l'air irrespirable. C'est dans cette ambiance peu rassurante que Charles monte les escaliers. Comme prévu, au cinquième étage, Franck ouvre et le fait entrer, tout en vérifiant qu'il n'est pas suivi. Les deux hommes traversent ensuite le petit couloir d'entrée, avant de s'installer dans un vieux canapé à moitié déchiré. Vêtu d'un short et d'un débardeur qui laisse apparaître sa musculature et ses nombreux tatouages, l'ex-délinquant – ou pas – a de quoi impressionner. Il pose ses pieds sur la table basse, et lance d'une voix austère :

— C'est quoi ton prix ?

Intimidé, Charles réfléchit quelques secondes :

— 500.

Franck esquisse un sourire. Il se lève, ouvre l'armoire du salon, sort une bouteille de whisky, deux verres, les remplit, et en donne un son invité. Puis, il allume une cigarette, et commence à fumer.

— Attends, tu rigoles j'espère. Tu sais ce que je risque moi ? Si je me fais chopper, je prends quinze piges, voire plus. Alors 5 000 le champi.

— 5 000 ? Se met à crier Charles.

— Moins fort putain, réplique le dealer. 5 000. C'est à prendre ou à laisser.

— C'est énorme. Je peux en avoir pour vingt fois moins cher ailleurs.

— Franck se redresse, fronce les sourcils et se gratte la barbe.

— Et d'ailleurs qu'est-ce que tu fous là toi ? Qu'est-ce que tu me veux ? T'as pas un boulot ? Une femme ? Un gosse ? Et depuis quand tu te drogues ? Je t'ai jamais vu dans le quartier.

— Je n'ai pas de gosse et ma femme vient de me quitter. Je ne veux pas d'embrouilles.

— Je viens vers toi parce que je te connais. Je veux juste quelques champignons pour m'aider à oublier tout ça.

— Mets-toi une bonne cuite. C'est beaucoup plus efficace et moins dangereux. Faut pas déconner avec ce genre de trucs. Tu deviens vite accro et si t'en prends trop tu peux crever.

— Je sais ce que je veux, je ne changerai pas d'avis. Si tu ne veux pas m'en filer, je vais ailleurs c'est pas un souci.

À peine sa phrase terminée, Charles se lève, et feint de partir. En réalité, même s'il doit payer dix fois le prix, il ne veut surtout aller ailleurs. Au cours de sa carrière, il a traqué des dizaines de dealers et il aurait beaucoup trop peur de croiser l'un d'entre eux.

— Attends, réplique Franck. Je dis ça pour toi. On était potes au lycée et je ne veux pas que tu finisses comme moi, c'est tout. Mais après je t'aurais prévenu.

Charles se rassoit.

— Combien tu me proposes alors ? Je ne payerai pas 5 000 la dose.

Toujours une cigarette dans la main droite, Franck saisit son verre de la main gauche, avant de réaliser des petits ronds avec son poignet pour faire tourner l'alcool qui se trouve à l'intérieur. Une dizaine de secondes plus tard, il boit une gorgée, repose le verre sur la table, se redresse, et se met à fixer Charles du regard :

— T'as pas changé toi. Toujours aussi négociateur. Tu lâches rien. 2 500. C'est mon dernier prix, je ne descendrai pas en dessous.

— C'est toujours cher mais ça me va. Marché conclu.

— T'as le pognon ?

— En liquide.

Franck se lève, enfle son manteau, jette sa cigarette par la fenêtre, et finit le fond de son verre :

— Tu restes ici. Je vais les chercher. Je reviens au plus tard dans dix minutes. Ressers-toi un whisky si tu veux.

— Puis il s'en va, tout en murmurant : « Marché conclu, marché conclu... Marché conclu pour la taule oui ».

— Pas très serein, Charles n'a pourtant pas le choix. Il doit attendre. De toute façon, Franck l'a enfermé. Cependant, pour se protéger, au cas où, il saisit un couteau dans la cuisine de son hôte, et le place sous le coussin du canapé.

— Finalement, un quart d'heure plus tard, la porte d'entrée s'ouvre. Franck est revenu. Le détective vérifie qu'il est seul, puis, rassuré, glisse discrètement le couteau sous le canapé.

— Je t'ai ramené ce qu'il te faut, dit-il en montrant un petit sac plastique. C'est un copain qui habite en face qui me les a filés. Prends-les dans la semaine. Tu peux les manger seul ou les mélanger avec n'importe quoi, sauf de l'alcool. Tu sentiras les effets au bout d'un petit quart d'heure. Cependant, fais gaffe. Si tu te fais choper avec ça, tu feras un tour au tribunal correctionnel. Et je te garantis que tu n'en as pas envie.

Charles sort de sa poche une liasse de billets, et la donne à Franck qui recompte minutieusement avant de raccompagner son client sur le palier.

De retour à la maison, Charles s'empresse de reprendre son dossier secret « SIGP », qui signifie « Soldat inconnu Gérard Polier », pour vérifier le planning de l'avocat. L'idéal serait de l'approcher dans la brasserie en face du cabinet, se dit l'expert en relisant ses fiches. Polier s'y rend souvent l'après-midi pour faire une pause. Il suffit de l'attendre.

Le lendemain, en début d'après-midi, le détective amène les champignons dans sa cuisine. À l'aide d'un couteau, il les découpe, les écrase pour en faire de la poudre, et les place soigneusement dans un petit sachet qu'il place dans la poche de son manteau. Puis il quitte son domicile, se dirige rue Faubourg Saint-Honoré, et s'installe à une table de la brasserie.

L'ayant reconnu, c'est avec une grande prudence que le serveur prend commande. Cette fois-ci, Charles se laisse tenter par un verre de vin blanc. Le temps passe, et vers 18 h, le détective abandonne pour aujourd'hui. Il ne veut pas que ses longues présences dans le bar retiennent l'attention des habitués ou des serveurs.

Mais, au moment même où il allait se lever et quitter l'établissement, Gérard Polier débarque. Il paraît exténué, et s'installe à deux tables de Charles. Il commande un café, sort un journal de son cartable, et va aux toilettes. Quelques secondes plus tard, le serveur revient, et dépose le café. C'est l'occasion rêvée. Charles saisit le sachet contenant son « écrasé de champignons », l'ouvre, et, avec la dextérité qui lui a permis l'autre jour de glisser le micro dans la veste de Polier, le vide dans son café. Pour éviter toute suspicion, il continue sa petite marche dans le bar, prend le premier magazine qu'il trouve à l'entrée, et retourne s'asseoir.

Deux minutes plus tard, Polier réapparaît. Ne se doutant de rien, il commence à boire, tout en lisant les actualités sportives. Pendant ce temps, discrètement, Charles l'observe depuis sa table. Au bout d'une vingtaine de minutes, le détective sent que sa préparation commence à faire effet. Toujours devant son journal, Polier semble de moins en moins attentif. Sa vision se dérègle et il commence tout doucement à avoir des hallucinations.

C'est le moment ! Charles va à sa rencontre :

— Excusez-moi monsieur, j'étais assis juste ici et j'ai eu l'impression que vous n'allez pas très bien.

— Ça va, ça va, je vous remercie de demander, répond l'avocat, qui tente tant bien que mal de regarder son interlocuteur droit dans les yeux.

— Voulez-vous prendre l'air ? Ça pourrait vous faire du bien, je ne suis pas pressé.

— Je... Je veux bien.

— Aidé par son escroc, l'avocat parvient à se lever et à quitter le bar.

— C'est vrai que ça fait du bien, se réjouit-il en respirant à pleins poumons.

— Cela vous arrive-t-il souvent ?

— Non non, c'est la première fois. Je travaille beaucoup en ce moment. J'ai besoin de repos.

— Tenez ! asseyez-vous ici, propose Charles, repérant un banc à quelques mètres.

— À peine assis, Polier, transpirant de tout son corps, se met à trembler.

— Vous avez froid ?

— O.. Ou.. Oui un peu. J'ai mon cabinet juste en face, vous voulez bien m'y accompagner ?

Évidemment, Charles acquiesce. Une fois arrivé sur le lieu de travail de l'avocat, le détective l'allonge et part lui chercher un verre d'eau. Mais en revenant de la cuisine, il n'est plus dans le canapé. En transe, le célèbre pénaliste tourne en rond dans son bureau, et joue avec tout ce qu'il trouve. Verre d'eau en main, Charles regarde avec stupéfaction l'avocat déchirer les pièces d'un dossier « de merde », avant de le voir jeter les bouts de papier par la fenêtre et se mettre à faire une série de pompes.

Le laissant dans son monde imaginaire, Charles se saisit du dossier « Maginot ». Une par une, il photocopie les deux cents pages, tout en surveillant Polier en plein délire. Une fois sa mission accomplie, il replace le dossier à sa place, et range la copie dans son sac. Il se sert ensuite un verre d'eau, et s'assoit dans le canapé pour surveiller l'évolution du drogué, qui vient d'avoir la bonne idée de hurler qu'il est un « adopté de l'espace », tout en faisant une énième série de pompes.

Tout cela fait bien rire Charles. Mais, au bout d'un certain moment, il commence à s'inquiéter. Cela fait maintenant plus de deux heures que Polier a bu son café, et il délire de plus en plus. Charles essaye alors de le calmer, et lui donne des petites claques pour le ramener à la raison. Mais rien n'y fait. Incontrôlable, Polier finit par convulser. Paniqué, Charles appelle les urgences, se demandant s'il n'a pas mis trop de poudre dans le café.

Une quinzaine de minutes plus tard, vers 20 h 30, les urgentistes arrivent enfin. Entre temps, Polier a perdu connaissance. Il faut faire vite. Les médecins prennent son pouls, sa tension, lui posent un masque, le placent sur une civière, et l'embarquent dans l'ambulance, avant de démarrer le plus rapidement possible, sirènes allumées.

Face à cette tragique situation, Charles, qui a accueilli les urgentistes devant l'immeuble et feint d'être un passant ayant remarqué une étrange et inquiétante situation, reste impuissant. Gérard Polier va peut-être mourir, se dit-il. Peut-être qu'il va devenir un meurtrier, et passer la fin de sa vie en prison. Mais il n'a pas le choix. Il doit continuer son enquête, espérer que Polier va survivre, et prier pour ne pas se faire interpellé.

En retournant à son domicile, la honte envahit le détective. Il a l'impression que tout le monde l'observe et le juge. Il s' imagine déjà à la une des avis de recherche des journaux. Comment réagiraient Adam et Marie si cela se produit ? Sûrement qu'ils partiront.

De nouveau chez lui, Charles s'isole dans son bureau avec le dossier. Il sent que son temps avant les problèmes judiciaires est compté. Les champignons seront détectés à l'hôpital et les policiers finiront bien par remonter aux caméras de surveillance du bar. Il faut découvrir la vérité au plus vite.

Chapitre 7

Premières révélations

Obligé de surveiller attentivement le comportement de sa victime, Charles n'a pas eu le temps de jeter un coup d'œil sur le dossier pendant qu'il était au cabinet. Il commence tout juste à le regarder, et n'a pas besoin de beaucoup de temps pour comprendre le silence gardé autour de l'enquête. Dès les premières pages, il est très clairement écrit que l'ex-ministre des Pensions André Maginot est responsable de la présence du bijou dans le cercueil du Soldat inconnu. Mais qu'a bien pu pousser cet homme, reconnu pour son engagement militaire durant la Première Guerre mondiale et le rôle de ministre qu'il assura ensuite, à commettre un tel acte ? Complètement absorbé par l'hallucinant récit décrit dans les pièces du dossier, le détective se rend compte de l'envers du décor exposé par l'accusé. En effet, l'ex-ministre semble avoir révélé à sa famille une histoire pour le moins étonnante. Après avoir lu l'intégralité de ses photocopies, Charles, comme à son habitude, se saisit d'un stylo, d'un carnet, et rédige un résumé des faits relatés par Raphaël Maginot :

« Une fois de plus, Il semble que mon instinct ne m'ait pas trompé. Se procurer les pièces de l'affaire est sûrement l'idée la plus lumineuse de ma carrière, même si c'est également la plus

risquée, et que les potentielles conséquences judiciaires m'inquiètent énormément.

Selon les dires de Raphaël Maginot, l'homme qui est à l'origine du dépôt du bijou dans le cercueil n'est autre que son arrière-grand-père, André. Pierre, le fils de ce dernier, n'était pas très brillant. Le ministre faisait tout pour l'éloigner autant que possible de la médiatisation liée à son rôle politique, et le protéger de tous les malheurs que son poste pouvait indirectement lui apporter. Mais, malgré les efforts de son père, pendant la Grande Guerre, Pierre Maginot n'était pas un adolescent comme les autres. Et cela le faisait terriblement souffrir. Le statut de son père amenait le jeune homme à être surveillé et escorté tous les jours. Sa liberté, déjà fortement limitée par le contexte de l'époque, l'était ainsi encore plus à cause du métier peu commun de son père. Alors, pour pallier ce manque de liberté, et au péril de sa vie, Pierre s'échappait régulièrement la nuit. Il y retrouvait d'abord quelques amis à l'esprit rebelle, puis, au fur et à mesure, enchaîna les mauvaises rencontres. Un jour de décembre 1918, alors que la France fêtait toujours son triomphe, il fut arrêté par les forces de l'ordre dans le cadre d'une enquête pour vol de voiture. Encore mineur, c'est finalement le ministre en personne qui se retrouva dans l'obligation d'aller chercher son fils au commissariat. Selon Raphaël Maginot, ce fut la honte de sa vie. L'homme politique l'aurait même menacé de le mettre à la porte. Mais il n'en fut rien.

Bien que son père lui ait donné une sacrée leçon, le comportement de l'adolescent ne s'améliora pas. Moins de deux ans après ces faits, André apprit qu'un bijou d'une estimation folle avait été volé dans un musée parisien.

Quelques jours plus tard, en rangeant la chambre de son fils, André découvrit l'objet volé, bien caché derrière le bureau, dans lequel un tiroir avait été bricolé pour l'occasion.

Totalement dérouté, et après avoir éjecté son fils de la maison, André plaça le bijou dans l'un des huit cercueils présentés à Auguste Thin, et ordonna à ce dernier de choisir le sixième. Pour s'assurer de son obéissance, il menaça tous les membres de sa famille, et commença à l'espionner. Le désespoir avait transformé le ministre en monstre.

Théoriquement, Auguste Thin aurait pu se défendre. Mais qu'aurait valu la parole d'un jeune garde face à celle d'un ministre ? Rien. Strictelement rien. Surtout pendant cette période terriblement instable. ».

Même en rédigeant ce petit résumé, Charles ne parvient pas à réaliser ce qu'il écrit. Si Raphaël Maginot dit la vérité, le terme « trahison » serait un euphémisme pour décrire l'acte de son arrière-grand-père. Heureusement que tout cela n'a pas été découvert à l'époque, remarque l'enquêteur. Le peu de stabilité retrouvé après la guerre aurait été mis à rude épreuve.

Ces premières révélations perturbent Charles. Mais ce n'est rien comparé à ce qu'il ressent en écrivant la deuxième partie de son résumé.

« Ces pièces permettent de comprendre le silence de l'affaire vis-à-vis du public. De plus, pour l'instant, ce ne sont que de simples déclarations faites par Maginot. Mais en fouillant jusqu'au bout le dossier, j'ai trouvé des éléments qui touchent mon grand-père.

Pour s'assurer que le pauvre garde ne révélerait à personne ce qu'il avait vécu, André le fit suivre, jour et nuit. Peu importe où il allait, un fidèle lieutenant du ministre veillait toujours sur lui. Parfois même, pour lui rappeler les menaces, une lettre lui était directement envoyée. Cet acharnement totalement condamné par Raphaël Maginot, qui semble détester au plus haut point son aïeul, a duré selon ses dires jusqu'à la mort du ministre, en 1932.

Ainsi, pendant près de 12 ans, Auguste Thin était le bouc émissaire du ministre, qui notait tous ses faits et gestes. Et il semble y en avoir eu beaucoup.

Parmi toutes les informations que j'ai pu découvrir, une m'a rendue bouche bée. En 1924, le jeune homme aurait eu des jumeaux. Sa femme serait morte pendant l'accouchement, et inquiet pour la sécurité de ses enfants, le jeune père les aurait abandonnés et envoyés chacun dans une famille d'accueil différente, en falsifiant leur identité. Et l'un d'eux serait Jacques Theenes, mon grand-père. »

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Charles n'en avait jamais entendu parler. Quelle est cette histoire d'adoption ? Jacques aurait-il deux familles : celle de Charles, et une autre, adoptive. Le détective, qui comprend que son grand-père cachait un lourd secret, est pris d'une crise d'angoisse. Sa respiration est de plus en plus bruyante. Puis il transpire, de plus en plus. De temps en temps, entre deux inspirations, il lâche des petits hurlements de détresse. En perdition, il parvient difficilement à se lever de sa chaise, et s'allonge tant bien que mal sur le canapé de son bureau, pour reprendre ses esprits. Mais, au moment même où il pose délicatement sa tête sur le coussin, la porte s'ouvre. C'est Marie :

— Que se passe-t-il chéri ? Que t'arrive-t-il ?

Charles ne parvient pas à répondre. Marie s'agenouille alors à côté de son mari, lui caresse le dos, et repose sa question. Charles se met à pleurer :

— Ce n'est rien. Ça va passer, ne t'en fais pas. C'est juste un coup de fatigue, je travaille trop.

Agacée par cette réponse qu'elle devine mensongère, Marie se relève pour prendre le téléphone et appeler les urgences. Alors qu'elle allait quitter la pièce, son regard se fige :

— Pourquoi as-tu un dossier « Raphaël Maginot » ? C'est quoi ça ?

— C'est rien, je t'expliquerai, rétorque Charles en grimaçant. Je ne me sens vraiment pas bien.

— Oui, tu m'expliqueras ! s'exclame Marie, colérique, avant de quitter le bureau. Quelques minutes plus tard, les sirènes des urgences retentissent. Depuis son canapé, Charles, qui a légèrement repris ses esprits, ne peut s'empêcher de repenser à la dernière fois qu'il a entendu cette musique, il y a quelques heures à peine. Et cela le fait replonger dans sa crise.

Les urgentistes, comme pour l'avocat, évaluent l'état de la victime, avant de lui poser un masque et de l'emmener à l'hôpital, sous le regard impuissant de sa femme.

Chapitre 8

La famille cachée

Une dizaine de minutes plus tard, le véhicule se gare juste devant l'entrée de l'hôpital Vaugirard, et l'ambulancier passe la main à un médecin, qui accompagne Charles dans une petite pièce individuelle, aménagée spécialement pour les patients qui viennent d'arriver aux urgences.

Charles s'installe sur un lit, puis l'urgentiste lui fait une prise de sang.

Seul dans la pièce en attendant les résultats, le détective réfléchit à un moyen de creuser l'histoire qu'il a découverte dans le dossier. Comment confirmer ou infirmer les dires de Maginot ? Peut-être que son père sait quelque chose, se dit-il ? Mais en même temps Jacques semble avoir toujours considéré la famille de Charles comme sa seule famille, et a toujours affirmé que ses parents étaient décédés lorsqu'il était enfant. Et serait-ce réellement une bonne idée de mêler tout de suite François à tout ça ? Il faut continuer seul se dit-il. Peut-être qu'il y a des indices chez Jacques, on ne sait jamais. Il faudrait aller y jeter un œil...

L'ouverture de la porte sort Charles de ses pensées. C'est Marie. Préoccupée par l'état de son mari, elle s'est rendue aussi vite qu'elle a pu à son chevet.

— Comment te sens-tu ? lui demande-t-elle en l'embrassant.

— Ça va, ça va. Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter. Ce n'est rien, juste un coup de mou.

Marie s'assoit sur le lit, pose sa main sur celle de Charles, fronce les sourcils, et prend une voix douce et protectrice :

— C'était quoi ce dossier chéri ? Je me fais du souci pour toi. Tu peux tout me dire. Nous sommes un couple et nous nous sommes mariés pour les meilleurs moments, mais aussi pour les pires. Je sais que tu ne vas pas bien en ce moment, je le ressens. Tu as des problèmes au travail ? Ou ailleurs ? Dis-moi, s'il te plaît, dis-moi.

Charles s'effondre. Les paroles de sa femme, sa tendresse et son amour le font craquer. Les larmes coulent à flots le long de ses cernes, et pendant de longues minutes, il reste en sanglots. Bouleversée, Marie le prend dans ses bras pour le consoler.

— Peu importe ce que tu as, nous nous en sortirons ensemble, comme nous l'avons toujours fait, chuchote-t-elle dans son oreille.

— Je sais, répond-il timidement. Je vais tout t'expliquer, promis.

À peine a-t-il le temps de reprendre ses esprits que le médecin est de retour :

— Les analyses ne révèlent rien d'anormal. Vous avez tous les symptômes d'une crise d'angoisse. Cela vous est-il déjà arrivé ?

Charles répond par la négative.

— Vous êtes dans une phase un peu compliquée peut-être ?

— Oui, c'est vrai. Je pense qu'il y a un lien avec ça.

— Surtout, ne restez pas seul face à vos problèmes. Si vous le souhaitez, un psychologue peut vous aider. Je peux vous en recommander un si vous le voulez.

— Non, non, je vous remercie. Je vais d'abord en discuter avec ma femme. Le médecin acquiesce, puis libère Charles.

— De retour à la maison, le couple s’installe dans le canapé du salon. Tête baissée, le regard vide et les ongles rongés, Charles ne sait pas par où commencer ni quoi raconter. Doit-il absolument tout dire à Marie ? Même la drogue qu’il s’est procurée pour empoisonner Polier ? Le détective cherche depuis qu’il est à l’hôpital une justification à la présence du dossier chez lui. Mais s’il ment, Marie s’en doutera. Le dossier chez eux et l’avocat à l’hôpital... cela fait trop de coïncidences. Tôt ou tard, elle saura la vérité. La « meilleure » solution, pour ne pas dire la moins catastrophique, est sûrement de lui avouer toute la vérité.

Timidement, Charles relève doucement la tête, la tourne à gauche vers sa femme, respire un bon coup, et se lance. Marie regarde son mari pétrifié droit dans les yeux, et l’écoute attentivement. Pendant près d’une demi-heure, Charles explique en détail l’intégralité de ce qu’il a vécu depuis le début de l’affaire du bijou maudit. La planque chez Polier, la surveillance, l’empoisonnement, la découverte du lien avec Jacques... tout y passe. Tout !

Le monologue est suivi d’un long silence. Marie perçoit la souffrance et l’inquiétude dans les yeux de son mari. Totalement déboussolée, elle se lève et se sert un verre d’eau, afin de retrouver un semblant de lucidité. Après l’avoir bu, elle revient dans le salon, et se rassoit dans le canapé :

— Charles, on est ensemble depuis plus de 20 ans. Pourquoi ne m’en as-tu pas parlé ? Tu ne me fais pas assez confiance ?

— Ça n’a rien à voir. Je ne voulais pas t’impliquer là-dedans. C’est trop dur, et il y a trop de mystères. Je ne veux pas que tu aies des ennuis.

— Mais, de toute façon, que tu le veuilles ou non, tu m’y impliques indirectement, répond-elle sèchement.

Charles éclate de nouveau en sanglots. Il pose ses mains sur son visage, et essuie tant bien que mal ses lourdes larmes.

— Je sais, je sais. Mais j'ai honte de ce qu'il se passe. Je fais ce que je peux pour vous protéger, et vous tenir tous en dehors de toute cette histoire. Je pense tout le temps à vous, et j'ai peur pour notre famille.

Bien qu'en colère et abasourdie, Marie comprend la détresse et le choix de son mari. Elle réalise que son silence n'est pas un manque de confiance, mais une preuve d'amour, aussi maladroite soit-elle.

— Ne t'en fais pas chéri, nous allons nous en sortir ensemble, lui chuchote-t-elle en lui tendant un mouchoir. Je ne te lâcherai pas. Simplement, dès à présent, nous prendrons toutes les décisions à deux. Cela nous évitera de faire n'importe quoi.

Charles acquiesce de la tête, s'essuie le visage, les mains, se mouche, remercie Marie, et part se laver, tandis que Marie se rend dans le bureau pour jeter un œil au dossier Maginot.

— As-tu des indices sur les Guinot ? demande-t-elle.

— Sur qui ? répond Charles en se séchant.

— Les Guinot ? Selon Raphaël Maginot, c'est la famille d'accueil de Jacques.

— Charles fait tomber sa serviette, et se met à courir à travers la maison. Nu et encore mouillé, il s'empresse de rejoindre sa femme.

— La famille adoptive de Jacques ? Où as-tu vu ça ?

— Euh... juste ici, en bas de la page.

— Mais... ce n'est pas possible, je ne l'ai même pas remarqué. J'ai lu vite, certes, mais je ne pensais pas avoir sauté quelque chose d'aussi important. C'est incroyable ! Il faut les retrouver, s'enthousiasme Charles.

— Ah ah, tu vois, je ne suis pas si inutile, lance Marie pour taquiner son mari, avant de se rapprocher de lui pour un câlin improvisé.

— Reboosté par cette information, le couple se couche plein d'espoir.

Dès son réveil, le duo se lance dans les recherches. Et il ne met pas longtemps à découvrir de précieux éléments concernant ces fameux Guinot. En tapant le nom de la supposée famille adoptive de Jacques, Charles et Marie découvrent qu'il existait bel et bien un Pascal et une Mathilde Guinot, qui vécurent toute leur vie le long de la Seine dans la petite ville de Vernon, de leur naissance dans les années 1890's, jusqu'à leur mort dans les années 1970. Le lien sur lequel ils ont cliqué, qui est en réalité un vieil article, précise qu'ils tenaient un magasin spécialisé dans la vente de vêtements pour enfants.

À la suite de cette intrigante lecture, les deux enquêteurs ne perdent pas de temps. Ils envoient un message à Adam, parti la veille fêter l'anniversaire de l'un de ses amis, pour l'informer qu'ils sortent toute la journée. Puis ils prennent la voiture. Excité par cette aventure, Charles peine à respecter les limitations de vitesse, et il semblerait qu'un radar l'ait flashé sur la départementale. Mais peu importe, il lui reste une dizaine de points sur son permis de conduire. L'essentiel est ailleurs !

Les voyageurs débarquent à Vernon à l'heure du repas. N'ayant pas pris de petit-déjeuner, Marie et Charles mettent un point d'honneur à se remplir correctement le ventre avant de commencer les choses sérieuses. Pour ce faire, ils se dirigent vers une petite brasserie donnant vue sur la Seine. Une salade Caesar et une entrecôte plus tard, ils sont fins prêts pour débiter.

Le couple se rend alors à l'adresse de l'ancien commerce des Guinot. Depuis l'époque à laquelle la photo trouvée sur internet

a été prise, beaucoup de choses ont changé. La végétation se fait plus rare, tandis que les immeubles semblent avoir poussé. La petite boutique de Pascal et Mathilde Guinot a été remplacée par un petit café de quartier :

— Le gérant peut sûrement nous aider, positive Marie, et il y a forcément quelques habitués fidèles au rendez-vous du début d'après-midi.

Charles acquiesce, et c'est d'un commun accord qu'ils entrent dans l'établissement. Ils s'installent sur deux tabourets devant le bar :

— Je vous sers quoi ? lance joyeusement un serveur en essuyant un verre qu'il vient de laver.

— Deux cafés, répond Charles.

Quelques instants plus tard, les Parisiens sont servis :

— Dites, par hasard, connaissez-vous une famille Guinot ? Elle tenait un commerce ici même il y a une cinquantaine d'années.

Interpellé, le barman jette sa serviette sur son épaule, pose ses mains sur le comptoir et réfléchit. Puis il hausse les sourcils, et affirme que ce nom ne lui dit absolument rien. Un peu déçu, Charles baisse la tête, et saisit son café. Il le porte ensuite jusqu'à sa bouche, et s'apprête à avaler une première gorgée lorsqu'il ressent une légère tape sur son épaule. Surpris, il se retourne, et aperçoit un vieil homme, aux cheveux longs et à la peau marquée par la vie et les excès qui le fixe :

— Moi je les connais, dit-il d'une voix extrêmement grasse.

Charles repose immédiatement son café :

— E... Euh... d'où les connaissez-vous ? Nous les recherchons depuis des lustres. Auriez-vous quelques minutes pour en discuter ?

— Oui, oui, bien sûr ! répond aimablement l’homme, en invitant le couple au fond du bar, l’endroit le plus calme de l’établissement. Le vieil homme s’assoit sur une banquette, placée autour d’une petite table en bois légèrement à l’écart du brouhaha, et reprend la parole :

— Nous nous sommes rencontrés il y a très longtemps. Je suis arrivé à Vernon pendant mon adolescence, dans les années 50. Je ne suis pas d’une nature très sociable, mais je faisais des efforts. Et, pour m’intégrer plus facilement, je misais beaucoup sur mon apparence. Étant originaire d’Honfleur et issu d’une famille de marins, j’aimais tout particulièrement les vareuses, et plus généralement tout ce qui rappelait la mer. J’ai alors parcouru la ville à la recherche d’un magasin qui proposerait des habits de ce style. Et je suis tombé ici ! La vitrine me plaisait, alors je suis rentré. La vendeuse, qui avait une bonne cinquantaine d’années, m’a accueilli avec un grand sourire. C’était Mathilde. Elle m’a conseillé une marinière. Le tissu et les couleurs me plaisaient, et le prix était raisonnable. Alors je l’ai achetée. Mes camarades d’école ont tous apprécié cette marinière. Au fil du temps, je prenais l’habitude d’aller dans ce magasin. Lorsque Mathilde avait un peu de temps, je discutais avec elle. Elle prenait son métier très à cœur et veillait à mettre chaque client le plus à l’aise possible. Mais elle était aussi très curieuse et s’intéressait beaucoup à mon histoire. Par exemple, je lui racontais les techniques de pêche de mes aïeuls, et lui montrais les photographies de leurs plus belles prises.

Et puis un jour, alors que je regardais les nouveautés de la semaine, elle me proposa de venir chez elle pour me présenter à son petit-fils, qui avait le même âge que moi. Le lundi suivant, après les cours, je débarquais chez elle. C’est à ce moment-là que je vis pour la première fois Renaud. Nous nous sommes tout

de suite très bien entendus. Chansons, cinéma... nous avions plein de points communs. Nous sommes devenus inséparables, et je passais presque autant de temps chez lui que chez moi. Toute sa famille m'appréciait beaucoup, et les parents de Renaud, Anne et Robert, m'invitaient tous les ans pour fêter l'anniversaire de leur fils en famille. Nous n'étions jamais plus d'une dizaine. C'est pour vous dire à quel point j'étais intégré ! À part moi, seule la famille très proche était présente : ses parents bien sûr, Mathilde, Pascal, ses autres grands – parents Fernand et Michelle, et puis son oncle, Jacques, qui habitait assez loin dans un petit village de Normandie, mais qui tenait à être présent pour les événements les plus importants...

Charles stoppe brutalement l'homme, qui était plongé dans son récit :

— Jacques ?

Étonné, il reste figé une seconde ou deux, avant de répondre :

— Oui, Jacques Theenes, l'oncle de Renaud. C'était le fils adoptif des Guinot. Ils l'ont adopté après la guerre lorsqu'il était encore tout petit, je crois.

Soudain, les soupçons de Charles et Marie se confirment. Jacques avait une double vie. Colère, surprise, anxiété, incompréhension... les émotions submergent le couple, qui peine à garder son sang-froid et sa lucidité.

— Habitent-ils toujours ici ?

— Malheureusement, Renaud est mort il y a cinq ans d'une infection pulmonaire, explique l'homme, les larmes aux yeux. Mais son fils, Mathieu, est toujours à Ver...

Soudain, il s'arrête et prend un air méfiant :

— Au fait, pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Qui êtes-vous ?

Pour Charles, c'en est trop. Il se lève, et sort du café pour s'isoler.

— C'est son grand-père, répond Marie en regardant avec peine son mari qui s'éloigne. Estomaqué, l'homme lui demande comment ils en sont arrivés là, puis leur propose de leur présenter Matthieu, le petit neveu de Jacques :

— Je vous remercie, je pense que ce serait une bonne chose pour nous de le rencontrer, accepte Marie.

L'homme appelle alors l'intéressé, et cale un rendez-vous en fin d'après-midi.

Peu avant 18 h, le couple débarque au domicile du cousin de Charles, accompagné de leur intermédiaire. Un homme maigre d'une quarantaine d'années vient leur ouvrir :

— C'est donc vous ? Charles et Marie, c'est bien cela ?

— Tout à fait, confirme Charles.

Le couple et Matthieu se dévisagent. Perturbé par les événements, ce dernier fait entrer ses invités après quelques secondes de silence.

Dans le prolongement du petit hall, Charles et Marie découvrent un long couloir décoré par quatre tableaux. Le premier représente un bateau au bord du naufrage dans la tempête, le deuxième un homme marchant dans le désert, le troisième une montgolfière illuminée par un grand soleil, et le quatrième une jungle habitée par quelques singes et serpents.

Les Parisiens tournent ensuite à droite, et arrivent dans le salon. Deux grandes fenêtres, une armoire en bois, une table basse et un canapé en cuir sont disposés dans la pièce à vivre. Cet aménagement, minimaliste mais bien adapté, donne une impression d'espace :

— Je peux vous offrir un verre ? propose l’hôte en invitant le couple à s’asseoir dans le canapé. J’ai du jus de pomme, du Coca, de la Badoit, de l’Orangina et du whisky.

— Juste deux verres d’eau s’il vous plaît.

Avec l’habilité d’un bon serveur, Matthieu ramène en un trajet les verres du couple, le whisky du vieil homme, et son Coca.

— Alors comme ça vous êtes le petit-fils de Jacques ?

— Et vous son petit neveu ? rétorque Charles.

Le début de la conversation est marqué par un pesant malaise. Obligé de mentir pour protéger ses intérêts, le couple prétend avoir retrouvé la trace de la boutique grâce à une vieille lettre retrouvée dans les affaires de Jacques en provenance de cette adresse. Matthieu semble gober, mais sa colère ressurgit lorsqu’il raconte l’histoire de Jacques. Il explique que Pascal et Mathilde l’ont élevé jusqu’à ce qu’il prenne son envol, vers l’âge de 20 ans. Une fois indépendant, il passait régulièrement à Vernon rendre visite, mais toujours seul. Pascal et Mathilde ont toujours pensé que leur fils adoptif était célibataire, ce qui, à force, a fini par les attrister. Puis, en 2001, Jacques a disparu. Inquiet du manque de nouvelles, Renaud avait emmené Matthieu en Normandie pour lui rendre visite, mais ils découvrirent avec stupéfaction qu’il avait déménagé, sans laisser la moindre trace ni la moindre explication.

— Tout cela a fait beaucoup de mal à mon père. Je ne comprends toujours pas pourquoi il a fait ça, lance Matthieu avec rage.

Pris de court, le couple ne sait pas quoi répondre. Marie et Charles regardent Matthieu, bouches bées. Puis une théorie vient à l’esprit du détective. Mais non, ce n’est pas possible se dit-il. Il ne peut pas y avoir de lien, c’est ridicule. Mais en même temps, peut-être que ça peut aider à résoudre ce mystère. Quitte à vexer le petit neveu, il extériorise sa pensée :

— 2001 est l'année du décès de ma sœur. Elle s'est brusquement suicidée. Jacques a décidé de déménager une semaine plus tard.

Le buste droit et la tête relevée, Matthieu tente de rester impassible. Mais ses larmes le trahissent :

— Je m'en suis toujours douté. Je l'ai toujours su, chuchote-t-il.

— De quoi parlez-vous ? demande Marie, qui a entendu ses murmures.

Très ému, Matthieu sèche ses larmes, avant de s'expliquer :

— Même si Jacques était présent dans les moments les plus importants, j'ai toujours eu un doute sur la place que notre famille avait dans son cœur. Il était assez distant et faisait de temps à autre d'étranges remarques sur son adoption, comme s'il ne l'assumait pas. Et maintenant, avec tout ce que vous me dites, mes soupçons se confirment. Jacques avait honte de notre famille, honte d'être adopté. C'est pour cette raison qu'il a construit une double vie. Durant toute sa vie d'adulte, il nous a caché votre existence. Il ne voulait pas que ses enfants et ses petits-enfants apprennent qu'il a été adopté. Alors que nous, nous avons toujours été là pour lui. Nous l'avons traité comme n'importe quel membre de la famille.

Matthieu s'effondre. Le malaise laisse place au drame. Ces paroles secouent tout autant Charles. Son grand-père lui a menti toute sa vie. Est-ce vraiment possible ? Il retourne les éléments dans tous les sens. Mais il a beau chercher une explication rationnelle, il n'en trouve aucune. Le pire dans tout ça, c'est que la théorie de Matthieu lui paraît crédible. Comment justifier cette double vie sinon ? Charles ne voit pas d'autres raisons. Et même s'il y en a une, Jacques l'a sûrement emportée dans sa tombe.

Après ce voyage fort en rebondissements, le couple rentre à la maison. Charles et Marie ont enregistré le contact de Matthieu, et

comptent le revoir. Néanmoins, ils se sont mis d'accord pour garder le silence, et ne rien révéler à Adam, François, Jérôme, et tous les proches de Jacques, jusqu'à la fin de l'enquête. D'ailleurs, avec tous ces événements, les dires de Maginot ont été confirmés, et Charles réalise qu'il est très certainement l'arrière-petit-fils de ce fameux garde qui a choisi le cercueil du Soldat inconnu. Pour autant, il n'oublie pas que selon Maginot, ce rôle a détruit la vie de son aïeul, et tout cela à cause d'un adolescent imbécile et de son père égocentrique.

Charles et Marie en sont désormais convaincus : Raphaël Maginot n'est pas le voleur. Mais qui est-ce ?

Chapitre 9

Au fond du gouffre

Toujours tourmentés par leur voyage à Vernon, nos enquêteurs peinent à s'endormir. Ils ont épuisé toutes leurs cartes, et n'ont absolument aucune idée de l'identité du malfrat. Charles et Marie en viennent même à penser qu'il serait préférable qu'ils stoppent leurs recherches. Ils se demandent s'il ne vaudrait pas mieux être prudent, et laisser la police se charger de ce travail. Ils ont déjà pris beaucoup de risques et ont peur que toute cette histoire se retourne contre eux. Après tout, ils ont retrouvé une branche généalogique et découvert la vérité sur la si mystérieuse histoire de Jacques. C'est déjà bien ! Et puis, même si Charles est détective, ils sont loin d'avoir toutes les compétences requises pour résoudre une telle affaire.

Finalement, après plusieurs heures d'angoisse, ils parviennent à s'endormir au milieu de la nuit, dans cet esprit de renonciation.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que leur sommeil ne dure pas longtemps. Peu après 6 h, un énorme bruit réveille toute la famille. Charles se redresse pour allumer la lampe de chevet. Mais il n'a même pas le temps de le faire que deux hommes, l'un tenant une lampe torche l'autre portant une arme, courent vers lui :

— POLICE, À TERRE, LES BRAS DERRIÈRE LE DOS, hurle celui qui est armé.

Paniqués, Charles et Marie s'exécutent sans broncher, tandis qu'Adam fait son apparition, en pyjama, avant de s'effondrer en sanglots et de s'allonger à son tour :

— Monsieur Charles Theenes. Nous sommes le vendredi 8 février 2019. Il est 6 h 3. Vous êtes dès à présent placé en garde à vue pour meurtre. Vous avez le droit de garder le silence et de vous faire assister par un avocat.

Pendant que le premier agent continue de pointer son arme sur le détective, le second allume la lumière, place sa lampe dans sa poche, et menotte Charles, avant de le traîner de force et sans pitié dans le camion de la BAC, sous le regard de sa femme, de son fils, et de tous les voisins qui se sont réveillés en sursaut, interpellés par cet inhabituel brouhaha.

Après un court trajet, le véhicule s'arrête rue de Vaugirard. Fixé par tous les passants et habitants, Charles, qui a le visage caché par une serviette, est escorté jusqu'à l'entrée du commissariat, où il est immédiatement jeté dans une cellule. Effrayé, il est pris de sueurs froides. Les joues rouges, les yeux grands ouverts, le visage transpirant et le souffle coupé, il observe, impuissant, le policier fermer la porte de la cellule à l'aide d'une grosse clé en métal. Coincé entre quatre murs, sans fenêtre ni visibilité, la sensation de claustrophobie ne se fait pas attendre. Charles s'assoit sur le banc en béton, et se fige.

Quelques longues minutes plus tard, il entend un trousseau de clés. La lumière brille. Et le bruit s'éloigne. Le policier avait juste oublié d'appuyer sur l'interrupteur.

Charles devra finalement attendre l'arrivée de l'équipe de jour pour que la porte s'ouvre de nouveau :

— Suivez-moi, exige le policier en possession d'un taser et d'une bombe lacrymogène. Menotté, Charles obéit. Les deux hommes traversent un petit couloir. Ils y croisent d'autres gardiens de la paix. Également armés, ils accompagnent un jeune dans une autre cellule. Puis, ils prennent un escalier et montent au premier étage. Le policier fait signe à Charles d'entrer dans une petite salle. Deux agents de sécurité, debout, sont déjà dans la pièce. Ils installent l'accusé sur une chaise, et l'attachent, tandis que le policier se place derrière son ordinateur :

— Vous savez pourquoi vous êtes là ?

— N... Non, répond Charles en frémissant.

Le policier soupire, et sort une photo :

— Vous reconnaissez cet homme ?

— Oui.

Puis l'agent tourne son ordinateur, et lui montre une vidéo :

— C'est bien vous ici ? On est d'accord ?

Malheureusement, ce que craignait le détective est arrivé. L'enregistrement, pris par une caméra de surveillance, montre Charles en train de glisser une substance dans le café de Gérard Polier. La vidéo est très explicite. La qualité est bonne. Il n'y a pas de place au doute. Dans l'impasse, il est obligé d'avouer.

— Bien. Qu'avez-vous mis dans sa tasse ?

— Aucune chance de s'en sortir en racontant n'importe quoi. De toute façon, Charles n'a pas le temps d'inventer.

— Des champignons.

— Des champignons ! s'exclame le policier.

— O... Oui. En réalité, je suis détective. Il y a quelques mois, j'ai reçu un appel, et mon interlocuteur m'a expliqué qu'il y avait un lien entre mon grand-père, décédé en 2002, et l'affaire du Soldat inconnu. Je me suis alors mis en tête de résoudre l'affaire seul, et j'ai voulu soustraire des informations à l'avocat de

Raphaël Maginot. Je ne savais pas comment faire, alors j'ai mis de la drogue dans son café pour qu'il se livre plus facilement.

— Donc en fait vous êtes une sorte de Super-héros, de justicier ! Et après l'avoir drogué, vous l'avez emmené dans son cabinet, et vous avez volé le dossier Maginot, qui est certainement au passage le dossier le plus confidentiel du moment. Je ne me trompe pas ?

Charles baisse les yeux :

— Non. C'est ça.

— Bien. Et quel est ce supposé lien entre votre grand-père et cette affaire ?

— C'est le fils du garde qui a choisi le cercueil du Soldat inconnu.

Face à cette histoire rocambolesque, le policier reste perplexe. Pendant des heures, il pousse l'accusé dans ses retranchements en espérant déceler des contradictions. Mais Charles reste fidèle à sa version, et l'enquêteur finit par l'envoyer en détention provisoire, à la prison de la Santé.

Cet emprisonnement marque le début d'un calvaire qui peut durer très longtemps. Charles le sait, mais n'en a pas encore pleinement conscience. La nuit dernière, Gérard Polier est décédé à l'hôpital. Les médecins sont formels : seule l'overdose est responsable de sa mort. Démasqué, Charles ne peut que coopérer pour espérer écoper d'une peine réduite. Et quelle peine ! L'acte d'empoisonnement est puni par le Code pénal de trente ans de réclusion criminelle.

À son entrée dans la prison, Charles est fouillé, encore et encore. Traité comme le pire des criminels, les employés du centre sont déterminés à ne lui faire aucun cadeau. Après lui avoir confisqué son téléphone et la plupart de ses objets personnels, un surveillant lui donne un uniforme. Il est orange et attribue un numéro de détenu à l'accusé. Charles l'enfile aussitôt. Puis, deux

gardiens, aux visages terriblement fermés, vêtus d'un uniforme bleu et portant de lourdes chaussures en métal extrêmement bruyantes, l'emmènent dans sa cellule. Comme dans un mauvais rêve, Charles aperçoit sur le chemin la cour de la prison, encerclée par d'infranchissables barbelés électrifiés. Une dizaine de prisonniers, étroitement surveillés, jouent au basket. C'est comme dans les séries, pense-t-il. Sauf, que là, il est de l'autre côté de l'écran, et ce n'est pas un acteur.

Les deux employés qui l'accompagnent s'arrêtent devant la cellule 365 :

— Entre !

Charles avance doucement. Le trouvant trop lent, l'un des deux le pousse violemment. L'accusé tombe, entend la porte claquer et la clé la refermer.

Il se relève au bout de quelques secondes, et observe sa nouvelle chambre. En plus des sanitaires, du lit et du bureau, Charles s'aperçoit qu'une télévision est accrochée au mur. La porte se rouvre :

— Tiens, t'as le droit à la télé, lance un surveillant en lui balançant la télécommande. On risque de parler de toi aux infos.

Charles allume le poste. La chaîne D17 apparaît. En haut à droite, l'heure est indiquée. Il est 19 h 57. Charles met France 2. La météo annonce de la pluie et des températures basses toute la semaine. Puis, quelques publicités s'enchaînent, et le générique du journal retentit. Le présentateur annonce le programme avec un ton grave :

— Mesdames et messieurs, il est 20 h. Dans les titres de ce journal : un nouveau scandale alimentaire liée à un pesticide encore peu connu du grand public, une augmentation considérable d'élèves en difficulté scolaire, et d'inquiétants rapports sur la pollution de l'air. Mais avant tout, revenons sur les derniers

rebondissements de l'affaire du bijou du Soldat inconnu. La nuit dernière, l'avocat de Raphaël Maginot, hospitalisé depuis deux jours à la suite d'une intoxication, est décédé, aux alentours de 2 h du matin. En retraçant la journée de l'avocat précédant son admission aux urgences, les policiers auraient découvert qu'un homme l'aurait empoisonné dans un café situé juste en face de son cabinet. Cependant, la police n'a pour l'instant communiqué aucune information concernant le suspect.

Charles éteint la télévision, et s'allonge sur le lit en posant la télécommande sur son ventre. Ça y est, se dit-il. Il a atteint le fond du gouffre. Demain, son nom apparaîtra à la une de tous les journaux. Il sera aussi haï que Raphaël Maginot, voire plus. Ses parents et tous ses proches tomberont sur son visage partout où ils iront, et ne voudront plus jamais entendre parler de lui. L'honneur de la famille est à jamais détruit. Et puis, comment Adam va-t-il pouvoir continuer de vivre avec un tel fardeau ? Et Marie ? Elle ne l'attendra sûrement pas.

Comme prévu, dès le lendemain, samedi 9 février 2019, tous les médias s'arrachent le nom de Charles Theenes. L'accusé ayant avoué, la présomption d'innocence est complètement écartée du débat. Psychopathe, tueur en série, membre d'un gang, complice de Raphaël Maginot... toutes sortes d'hypothèses, aussi farfelues les unes que les autres, sont avancées.

Le procès de Charles est fixé au 18 mai.

Chapitre 10

Une nouvelle vie

Dans un premier temps, Charles s'isole. Lorsqu'il est autorisé à sortir de sa cellule, il reste à l'écart des autres détenus. Il n'est pas comme les autres, se dit-il. Contrairement à la plupart d'entre eux, Il n'a pas de passé judiciaire. Il menait une vie normale, une vie heureuse. Il prenait soin de sa femme et de son fils, entretenait une bonne relation avec ses parents, et contactait régulièrement son frère. Il est arrivé au trou d'un coup. Personne n'aurait pu se douter un seul instant qu'il atterrirait là.

Ses journées, comme celles des autres prisonniers, sont dictées par un emploi du temps très strict. Par de forts coups de poing dans la porte, le gardien le réveille à 7 h, et lui fait passer son petit-déjeuner sous celle-ci. Charles mange rarement au réveil. Le pain est rassis et le jus d'orange chaud. En à peine deux semaines, il a perdu plus de cinq kilos.

Le matin, Charles passe donc directement à la douche. Et encore, s'il y est autorisé. En effet, il n'a le droit de se laver que deux fois par semaine.

Finalement, deux jours sur trois, dès son réveil, il allume la télévision. Aucune émission ne l'intéresse, mais il regarde les programmes préférés de son fils et de sa femme. Cela lui donne le sentiment de se rapprocher d'eux.

Le midi, même si le déjeuner proposé est loin d'être appétissant, la faim prend le dessus.

L'après-midi, Charles essaye de s'activer comme il peut. Certains jours, il écrit. Des poèmes, un texte en mémoire de ceux qu'il aime, ou son journal intime. Cela lui permet de garder un minimum de moral. Parfois, quand il en a le courage, il sort de sa cellule. C'est rare, et lorsqu'il le fait, il ne va pas bien loin. C'est juste pour aller emprunter un livre, pour s'occuper le soir.

Ces maigres distractions ne l'empêchent évidemment pas de cogiter. Il compte les jours, les heures, et même les minutes qui lui restent avant son procès, qui s'annonce très médiatisé. Après sa mise à mort sociale, il se retrouve désormais dans l'attente de recevoir la pire humiliation qui puisse exister à ses yeux. Toute sa vie, il s'est battu dans l'ombre pour faire régner la justice chez les particuliers, et maintenant, il se retrouve de l'autre côté, à juste titre accusé de l'un des pires crimes de ces dernières années.

Durant sa quatrième semaine de détention, Charles ne dort pas plus d'une heure par nuit. Il se laisse aller, se laisse mourir presque. Les médias parlent toujours autant de lui. Ils ont même retrouvé ses proches pour les interviewer. Ses parents se sentent trahis, lui en veulent terriblement, et apparaissent toujours en pleurs. Quant à Marie, elle tente de faire bonne figure devant les caméras. Mais Charles connaît sa femme. Il sait quand elle ne va pas bien. Et il ne l'a jamais sentie aussi mal.

Au milieu de cet interminable cauchemar, Charles reçoit pourtant une bonne nouvelle. Le mardi 12 mars, le gardien lui apprend qu'il recevra de la visite le lendemain. Nerveux, l'ex-détective se demande toute la nuit qui pourrait avoir envie de le voir ?

Fébrile, Charles découvre les parloirs en fin de matinée. De nombreuses petites pièces, consacrées à de courtes retrouvailles,

sont alignées les unes à côté des autres. Le gardien fait signe au détenu d'entrer dans l'une d'elles. À l'intérieur, une table et deux chaises sont installées. Charles s'assoit. Une minute plus tard, la porte d'en face s'ouvre. Tremblante, et anxieuse, Marie apparaît. Les yeux dans les yeux, les mariés, figés, se fixent un instant. Puis, d'un mouvement synchronisé, ils s'enlacent mutuellement :

— Tu me manques ! Je pense à toi tout le temps. Et Adam aussi.

Charles recule d'un demi-pas, et place ses mains sur les joues de sa femme pour essuyer ses larmes :

— Je suis si désolé. J'ai tout gâché. Je m'en veux tellement. Je ne voulais pas faire le moindre mal à Gérard Polier. Et pourtant, je l'ai tué.

— Je sais, je sais, lui murmure-t-elle.

Charles et Marie s'assoient, chacun d'un côté de la table :

— Tu tiens le coup ?

— C'est dur, mais je n'ai pas le choix.

Marie lui prend la main :

— Nous ne t'abandonnerons pas Charles. Jamais. Tu l'imagines bien, ce n'est pas facile pour Adam. Mais il t'a déjà pardonné. Nous serons toujours là pour toi.

— Ça doit être si dur pour lui ! Voir son père partir en prison pour meurtre, et faire la une de tous les médias pendant des semaines.

— Je m'occupe bien de lui. Ce n'est plus un bébé. On se soutient mutuellement.

— Dis-lui que je pense fort à lui.

— Bien sûr, je le ferai.

Charles commence à se ronger les ongles :

— J'ai vu les interviews de mes parents à la télé. Ils ne voudront plus jamais me voir.

Marie prend la seconde main de son mari.

— Laisse-leur du temps. Ils finiront peut-être par te pardonner. Peu convaincu, Charles hausse les épaules.

Le gardien met fin à la discussion. Comme pour entrer, Charles et Marie sortent par deux portes opposées. Elle, prend la porte de la liberté, et lui, celle de l'incarcération. Toujours accompagné d'un garde armé, Charles regagne sa cellule.

Ce petit moment passé avec sa femme lui a fait beaucoup de bien. Elle a su trouver les mots pour le rassurer, lui rappeler qu'il n'est pas seul. Mais les visites sont rares. D'autant plus que Charles ne sait toujours pas combien de temps il devra rester dans ces dix minuscules mètres carrés coupés du reste du monde. Néanmoins, les paroles de sa moitié lui ont incontestablement remonté le moral.

Le lendemain, les effets positifs des événements de la veille se font encore ressentir dans l'esprit de Charles. Il trouve même, pour la première fois, la force de s'ouvrir aux autres détenus. De toute façon, il risque de passer plusieurs années au trou. S'il ne le fait pas aujourd'hui, il devra bien le faire un jour ! Et puis, parmi les autres prisonniers, il y en a sûrement qui ont, comme lui, connu un moment d'égarement, mais qui, au fond, sont de belles personnes.

En début d'après-midi, vers 14 h, à l'heure du quartier libre, Charles descend dans la cour. Le temps est bon. Enjolivé par un magnifique ciel bleu, le soleil l'éclaire et le réchauffe délicatement, avec douceur. Cela faisait plus d'un mois qu'il n'avait pas senti les rayons du soleil se poser sur son visage. À cet instant, Charles ressent, pour la première fois depuis longtemps, une jouissive sensation de liberté.

Sur le terrain de basket, les habitués, comme tous les samedis, s’amusent avec le ballon. D’autres, plus terre à terre, prennent soin du potager situé au fond de la cour, près des grillages. Charles décide dans un premier temps de se poser sur un banc, et de profiter de l’air frais. Il ferme les yeux, et prend de grandes inspirations. Détendu, il finit par s’endormir. Dans son rêve, il se voit avec Marie et Adam. Ils sont tous les trois, chez eux, puis au cinéma, au restaurant et dans la forêt. Complices comme jamais, ils n’arrêtent pas de sourire, et de rire. Ils sont heureux. Aucun nuage à l’horizon.

— Bah alors, on s’endort ?

— Charles sursaute. Un détenu d’une cinquantaine d’années, brun, très musclé, barbu, et tatoué se dresse devant lui :

— Ça fait plus d’une heure que tu dors comme un bébé, s’exclame-t-il.

— Puis il lui tend son bras pour lui serrer la main :

— Moi c’est Bertrand, mais tout le monde m’appelle Béber. Et toi ?

— Charles, répond-il à demi-voix.

— Cool. Ça te dit de faire un basket avec nous ? Pascal a dû partir. Exceptionnellement, sa mère lui rend visite à 16 h. Du coup il nous manque un joueur.

Sur la réserve, méfiant malgré tout, Charles accepte :

— Super. T’es dans l’équipe de Francis, Kevin, Moundir et Sylvain.

Accueilli à bras ouverts par les basketteurs, Charles prend vite ses aises sur le terrain. Doté d’une agilité peu commune, il parvient même à se faire une place de leader dans l’équipe. Mais en dehors du sport, ce jeu d’équipe lui permet surtout de faire la connaissance de quelques détenus. Après avoir perdu sa femme dans un accident de voiture, Béber a sombré. Dépressif, il a commencé à boire. Un

jour d'automne, alors qu'il était complètement saoul, il s'est rendu au domicile de l'homme qui avait percuté sa défunte moitié, et l'a violemment agressé à l'aide d'un couteau. Depuis, le chauffard a perdu l'usage de sa jambe gauche, et Béber a pris trois ans ferme. Il a déjà purgé la moitié de sa peine, et s'il se tient bien, il pourra certainement sortir d'ici six à huit mois. Kevin et Sylvain sont frères. Issus d'un quartier défavorisé, ils sont tombés dans la drogue. Comme pour Charles, la BAC s'est rendue à leur domicile tôt dans la matinée, réveillant par la même occasion le reste de leur famille. Leur mère et leur sœur restent traumatisées, et ne sont toujours pas venues leur rendre visite. Moundir, quant à lui, manquait d'argent. Ne trouvant pas de travail, il s'est mis à voler. Parfois, il se faisait prendre, et recevait des rappels à la loi. Mais à force de récidives, il a fini par se retrouver en taule.

Les jours qui suivent. Lorsqu'il en a l'occasion, et surtout l'autorisation, Charles sort de sa cellule et se dégourdit les jambes avec ses nouveaux compagnons. Petit à petit, il se lie d'amitié avec eux, et surtout avec Béber. Les deux hommes se trouvent de nombreux points communs. Ils aiment la musique pop des années 80, les films de Spielberg, et surtout, partagent le même sens de l'humour.

Marie se rend régulièrement au parloir. À chaque fois qu'il voit sa femme, Charles revit. Une fois, Adam est même venu avec sa mère. Ce fut une magnifique surprise.

Le samedi 13 avril, alors qu'il reste un peu plus d'un mois avant le jugement, Charles se rend sur le terrain de basket. Ses camarades ne sont pas encore là, et il s'assoit sur un banc pour les attendre. Dans la foulée, il entend des pas se rapprocher. Quelqu'un se pose à côté de lui :

— Alors, c'est donc toi Charles Theenes ! Le petit fils de Jacques, et l'homme qui a tué mon avocat.

Charles tourne la tête, et reconnaît Raphaël Maginot. Très amaigri, il est particulièrement pâle et semble de très mauvaise humeur.

— Depuis que je te sais dans la prison, je suis resté dans ma cellule. Tu sais pourquoi ? Pétrifié, Charles ne réagit pas.

— Parce que j'avais trop peur de croiser ta sale gueule. Tu te rends compte de ce que tu as fait ? C'était le meilleur avocat du pays, ma seule chance de m'en sortir. Et toi, tu as voulu jouer les héros. Je suis sûr que tu es tellement égocentrique que tu n'as même pas pensé qu'en lui administrant cette dose il pouvait y passer.

Raphaël Maginot se lève, et commence à marcher lentement autour du banc :

— Vu que tu as volé mon dossier, j'imagine que tu l'as lu. Tu as sûrement découvert ce que j'ai dit sur ton grand-père. Sache que tout est vrai. Je n'ai rien inventé. Je déteste mon arrière-grand-père à cause de ce qu'il a fait à ton grand-père. Tu vois, j'avais du respect pour ta famille. Mais maintenant, c'est toi que je hais le plus au monde. Je risque de passer des dizaines d'années dans ce putain de trou, alors que je n'ai aucune foutue idée de ce qui est arrivé à ce bijou de merde.

Plus son monologue dure, et plus Raphaël Maginot marche vite. Il est de plus en plus colérique, et, voyant la non-réaction totale de son silencieux interlocuteur, décide de partir avant de songer à l'agresser. Mais au moment où il s'en va, Charles retrouve la voix :

— Je sais.

Raphaël Maginot s'arrête, et fait demi-tour :

— Tu sais quoi ? lance-t-il avec mépris.

Charles le fixe, et hausse les sourcils pour donner de la sincérité à ses propos :

— Je sais que tu ne l’as pas volé.

— Ah bon ? Et pourquoi es-tu si sûr de toi ?

— J’ai retrouvé les Guinot. Tu n’aurais pas dévoilé tout ça si tu étais à l’origine du vol. J’en suis convaincu.

L’ancien avocat semble un instant touché par ces mots. Mais après quatre ou cinq secondes, il fait bien comprendre à Charles que ce n’était qu’une impression :

— Ça me fait plaisir ce que tu me dis. Mais malheureusement tu n’es pas juge, et tu n’as pas de preuves. Donc au final, ça m’est complètement égal.

Puis il s’en va. Cette conversation perturbe Charles, qui se recroqueville sur lui-même. Heureusement pour lui, l’équipe de basket arrive dans la foulée :

— Qu’est-ce qui t’arrive champion ? interroge Béber en lui donnant une tape sur l’épaule.

— T’as pas l’air dans ton assiette.

— Si, ça va, répond Charles. Je n’ai pas très bien dormi. Je m’étais assoupi.

— Allez, debout ! C’est l’heure du match, ça va te réveiller et te faire un bien fou. Tu vas voir.

La partie se déroule, comme d’habitude, dans la bonne humeur. Béber enchaîne les blagues, Sylvain fait l’imbécile, et Moundir marque la moitié des paniers. Mais dès son retour dans la cellule, Charles ressasse sa rencontre avec Raphaël Maginot. Il pourrait être blessé par tout ce que l’ex-avocat lui a dit. Mais il n’en est rien. Au contraire, Charles se remet en question. Naturellement, il a tout fait pour protéger sa famille, et découvrir la vérité sur son grand-père. Mais d’un autre côté, il est vrai qu’il n’a jamais pensé aux conséquences que pouvait entraîner cet empoisonnement sur Gérard Polier, et encore moins sur Raphaël Maginot. Sur ce coup, l’avocat avait raison.

Tout en étant dans ses pensées, Charles allume la télévision. Il tombe sur une émission d'informations, et voit sa photo, placée à côté de celle de Maginot. Soudain, il a une révélation. En regardant les deux photos côte à côte, Charles se dit qu'il reste peut-être une solution pour démasquer le véritable voleur. Il se rappelle que son client anonyme, dont il n'a plus aucune nouvelle, lui avait expliqué que Raphaël Maginot avait parlé de Jacques et du bijou en étant alcoolisé. Même s'il était bien amoché, il se souvient peut-être de cet homme. Mais pour le savoir, il faut communiquer calmement avec lui, et apaiser les tensions. Charles devra donc prendre des pincettes la prochaine fois qu'il le croquera.

Chapitre 11

Le procès

Les semaines qui suivent, Charles cherche Maginot. Pourtant, les deux hommes ne se croisent pas. Et le jour fatidique approche à grands pas. La veille de son jugement, Charles reçoit la visite de Marie. Il est très angoissé, et les mots de sa femme n'y changent rien. Il a peur de prendre trente ans, la peine maximale encourue pour son crime. D'autant plus qu'il sait à quel point son procès sera médiatisé, et à quel point tout le monde le déteste. Aucun cadeau ne lui sera fait. Les juges ne feront preuve d'aucune clémence.

En quittant le parloir, Charles tente de se changer les idées avec son désormais traditionnel match de basket, en compagnie de Béber et des autres. Ces derniers le soutiennent. Mais plus le temps passe, et plus Charles est nerveux. Il doit se préparer à l'humiliation de sa vie. Au 20 h du 17 mai, son procès et son visage font la une. Dans les émissions de débats, les journalistes sont pour une fois unanimes. Ils l'insultent de tous les noms, et espèrent la peine la plus lourde possible. Pour certains, trente années de réclusion criminelle ne sont même pas suffisantes.

Évidemment, Charles ne ferme pas l'œil de la nuit. Tôt dans la matinée, le gardien débarque :

— On se réveille ! Exceptionnellement, tu vas te doucher maintenant. Il ne faudrait pas que ton odeur aggrave ton cas.

— Il est quelle heure ?

— Cinq heures.

L'accusé ne perd pas de temps. Il se lave rapidement, enfiler son uniforme, et attend sagement qu'on vienne le chercher. À six heures, le gardien revient. Il est accompagné de l'un de ses collègues, pour s'assurer de la soumission du détenu. Les deux hommes le menottent, et l'emmènent à l'entrée de la prison. Surveillé par de nombreux policiers lourdement armés, et encerclé par des motos aux gyrophares allumés, un fourgon blindé est stationné. Pour la première fois depuis des mois, Charles sort de la prison. Mais il le sait, c'est pour mieux y retourner. Les forces de l'ordre le placent dans le véhicule. Deux policiers s'assoient à côté de lui. Durant tout le voyage, ils ne le quittent pas des yeux.

À sept heures, le fourgon s'arrête devant la cour d'assises. Une cagoule est placée sur la tête de Charles. En sortant, l'accusé est victime d'un déchaînement de haine. « Va crever connard ! », « À mort ! », « T'aurais jamais du naître pauvre type ! »... chacun prononce les mots les plus brisants qui lui viennent à l'esprit. Sous sa cagoule, Charles verse une larme. Une seule. C'était la dernière qui lui restait pour sa dignité.

Rapidement transféré, le criminel est emmené dans la salle d'audience. Toujours menotté et vêtu de son uniforme orange, il reste debout dans l'espace dédié aux accusés, et regarde autour de lui. La salle est pleine. Comme prévu, Marie n'est pas là. Elle a trop peur de se faire lyncher. Ses parents ne sont pas non plus venus. Sûrement pour la même raison que Marie, espère-t-il, même si, au fond, il doute fortement de leur soutien.

Au premier rang, Charles reconnaît la veuve de Polier. Elle paraît abattue, et l'esquive du regard. À part elle, il n'y a que des inconnus, des gens qui sont venus pour le « spectacle ». Selon certains d'entre eux, il y aurait même une file d'attente à l'entrée. Pour les prochaines heures, et Dieu sait qu'elles vont être longues, Charles ne peut compter que sur une seule personne : Maître Ferdy, son avocat. Intrigué par l'affaire, le jeune pénaliste a accepté de se saisir du dossier. Il n'est pas encore reconnu, mais a travaillé dur, et compte sur ce procès pour gagner en notoriété.

À huit heures pétantes, le jury fait son apparition. Le procès commence, et le président présente les faits reprochés à l'accusé. Une femme se lève alors, et hurle :

— À mort l'accusé, aucune pitié pour cet enfoiré.

Les agents de sécurité la maîtrisent dans la seconde, et l'évacuent de la salle. Un silence glacial s'en suit. Au bout de quelques interminables minutes, le président reprend la parole :

— Nous pouvons continuer ? Bien. Monsieur Charles Theenes, vous êtes accusé du meurtre de Gérard Polier. Vous êtes également soupçonné de l'avoir drogué pour voler le dossier « Raphaël Maginot », et ainsi avoir violé la confidentialité de l'affaire.

Le président enlève ses lunettes et les pose sur le bureau.

— Monsieur Theenes, vous avez été pendant de nombreuses années détective privé. Vous avez donc voué votre carrière à une forme de justice. Qu'est-ce qui vous a amené à empoisonner Maître Gérard Polier, l'avocat de Raphaël Maginot, l'accusé du vol du bijou du Soldat inconnu ?

Tous les visages se tournent vers le box, sauf celui de madame Polier, qui refuse toujours le moindre contact visuel avec le tueur de son mari. Charles se rapproche du micro :

— Un inconnu m’a appelé quelques jours avant le vol. Il m’a dit qu’un précieux bijou tenait compagnie au Soldat inconnu dans son cercueil. Puis il a affirmé que Raphaël Maginot, alcoolisé, avait cité le prénom de mon grand-père, de façon très mystérieuse. J’ai donc décidé de découvrir par moi-même ce qui se cachait derrière ces affirmations.

— Et qu’avez-vous trouvé ? Que se cachait-il derrière ces dires ?

Charles se retrouve dans une voie sans issue. Il ne peut pas révéler la vérité. Il l’avait fait devant les policiers en garde à vue, mais le dossier est très confidentiel, et les enquêteurs ne croient absolument pas à la version de Raphaël Maginot ni à l’histoire du grand-père de Charles. Certes, la plupart des citoyens sont convaincus que Raphaël Maginot est le voleur, et qu’André est d’une manière ou d’une autre impliqué dans tout ça. Mais s’il révèle la vérité, à savoir le lourd secret d’André Maginot, qui ne doit pour l’instant être connue avec certitude que de Marie, de Raphaël Maginot et de lui, les gens risqueraient de ne pas le croire, et cela pourrait créer d’inutiles polémiques. De plus, cela porterait indéniablement préjudice à Raphaël Maginot, ce qui empêcherait Charles de dialoguer avec lui sur cet énigmatique client anonyme.

— Non, absolument rien. Je n’ai rien trouvé. Je n’ai pas eu assez de temps, répond-il finalement.

— Si vous savez quelque chose, il faut le dire, et maintenant. Vous n’êtes plus détective.

— Je n’ai absolument rien trouvé, réaffirme Charles.

— Le président remet ses lunettes, et saisit un document :

— Le témoin à la barre s’il vous plaît.

Un septuagénaire s’avance.

— Monsieur Jacques Hulbo ?

— C'est bien moi, acquiesce l'homme.

— Prêtez-vous serment de dire la vérité, rien que la vérité ?

— Je prête serment de dire la vérité, rien que la vérité.

Une nouvelle fois, presque comme un tic, le président enlève ses lunettes :

— La cour vous écoute.

— J'étais le voisin de monsieur Gérard Polier. Son cabinet était situé juste au-dessus de mon domicile. Le soir où l'accusé a raccompagné la victime sur son lieu de travail, je me souviens avoir entendu des cris d'angoisse. Ce n'était pas la voix de Gérard Polier. Elle ressemblait plus à celle de l'accusé. Quelques minutes plus tard, l'ambulance est arrivée. Je pense que l'accusé a paniqué lorsqu'il a vu l'état de maître Polier s'aggraver. À mon avis, même si je n'en ai pas la preuve formelle, et que cela ne reste qu'un ressenti personnel, je pense que, dès que l'accusé a compris que l'état de sa victime était critique, et que sa vie était en danger, il a immédiatement appelé les secours.

Des regards méprisants s'abattent sur le témoin :

— Mais cela n'excuse en rien l'ignoble geste de l'accusé.

— Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Non, c'est tout ce que j'avais à dire.

— La cour vous remercie.

L'homme retourne s'asseoir. C'est au tour des enquêteurs. Comme prévu, ils mettent sous silence l'histoire de Jacques. Ils expliquent qu'une caméra de vidéosurveillance a surpris l'accusé en train de verser un produit dans le café de la victime. Ils rappellent également que l'intéressé reconnaît les faits, mais qu'il persiste à affirmer que sa volonté était simplement de le droguer, par curiosité du dossier, et pour les besoins d'un client dont il ne connaît rien, pas même le nom.

Des experts sont ensuite appelés à la barre. Ils se prononcent sur la drogue qu'a administrée Charles à Gérard Polier :

— C'est un champignon très puissant. Il est encore peu connu, mais déjà à l'origine de plusieurs dizaines de décès.

— Qui vous a fourni ? demande le procureur à Charles.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas son nom, ment l'accusé, qui ne veut pas créer des problèmes à Franck.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument.

— Et où l'avez-vous obtenue ?

— À Saint-Denis.

— Vous ne nous renseignez pas beaucoup. Mais bon, si vous ne savez pas vous ne savez pas !

Le président se tourne vers l'avocat de Gérard Polier, Maître Mutré.

— La cour vous écoute, Maître.

Le pénaliste, agacé, commence sa plaidoirie :

— Monsieur le président, mesdames et messieurs les assesseurs, monsieur le procureur de la République. Aujourd'hui, l'empoisonnement de mon client par l'accusé ne fait plus débat. Monsieur Charles Theenes ici présent a bel et bien empoisonné monsieur Gérard Polier, qui repose désormais en paix. L'accusé est donc coupable. Vient ensuite la question de la volonté, celle de l'élément moral. Comme vous l'avez remarqué, l'accusé esquive les questions. Il ne répond jamais. Il ne sait pas qui lui a fourni la drogue, il ne sait pas qui lui a parlé de cette invraisemblable histoire avec son fameux grand-père. Rien. Il ne sait rien. Mais les faits sont là. L'accusé s'est procuré de la drogue pour empoisonner volontairement mon client. De plus, tous les éléments semblent jouer contre l'accusé, et nous incitent à nous pencher vers un meurtre, un empoisonnement avec la mort

comme objectif. Ainsi, pour se procurer le dossier, il n'avait pas le choix. Il devait tuer Gérard Polier. Certes, la défense avance que la volonté de l'accusé était de « simplement », si l'on peut parler ainsi, droguer la victime pour lui voler un dossier sans qu'il s'en souvienne. Mais les risques qu'il s'en souvienne, justement, auraient été bien trop élevés. Finalement, lorsque l'on fait les comptes, il paraît évident que l'accusé est coupable non seulement de meurtre, mais également de vol, et de violation de secret professionnel.

— La cour vous remercie, Maître. Maître Ferdy, nous vous écoutons.

Charles fait confiance à son avocat. Ce dernier lance un discret regard en direction de son client, comme pour le rassurer, puis se lève :

— Une partie de ce que dit Maître Mutré est vraie. Nous ne nions pas l'empoisonnement ni les tragiques conséquences qu'il a entraînées. Pourtant, il y a un point sur lequel vous avez tort Maître. Mon client n'a jamais voulu la mort de Gérard Polier. D'ailleurs, les faits n'indiquent absolument pas qu'il ait voulu son décès, au contraire. Premièrement, les experts affirment que la dose administrée était, certes, létale, mais de peu. Une erreur de dosage est à l'origine de ce malheureux accident. Et secondement, n'oublions pas le témoignage de monsieur Hulbo, qui a entendu mon client paniquer en s'apercevant que la vie de Gérard Polier était possiblement menacée. Son réflexe a alors été d'appeler les secours, immédiatement. Donc mon client est coupable d'empoisonnement, mais la mort n'était en aucun cas son objectif. En aucun cas.

L'avocat se rassoit, dos au public. Un homme, indigné de sa plaidoirie, en profite pour lui sauter à la gorge, et tenter de

l'étrangler. Fort heureusement pour lui, la sécurité est une fois de plus vigilante, et l'individu est rapidement maîtrisé.

— L'audience est suspendue, décide le Président. Nous reprendrons les débats dans une heure.

Les juges se retirent, les spectateurs sont priés de sortir de la salle, et Charles est placé en sécurité, surveillé de près. À 13 h, l'audience reprend :

— Tout le monde est calmé ? Les perturbateurs seront également punis, prévient le Président. Donc, les avocats ont plaidé. Monsieur le Procureur, nous vous écoutons :

— Monsieur Le Président, Mesdames et messieurs les assesseurs. La culpabilité de l'accusé ne fait aucun doute. Cependant, une interrogation persiste quant à sa volonté de tuer. Pour l'ensemble des accusations : empoisonnement, vol et violation du secret professionnel, je vous demande de retenir une peine de vingt ans d'emprisonnement, assortie d'une sûreté de dix ans.

La foule s'indigne de la faible peine demandée, mais personne ne réagit explicitement, de peur d'être poursuivi.

— Bien, la cour se retire, nous allons délibérer.

— L'attente n'est pas longue, le verdict tombe rapidement :

— À l'unanimité, la cour juge l'accusé coupable, et retient l'ensemble des accusations formulées contre lui. Elle condamne monsieur Charles Theenes à une peine de prison de vingt ans ferme, dont une période de sûreté de dix ans.

Sans même qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, Charles est expulsé de la salle d'audience au fourgon, qui démarre sans plus attendre. Une demi-heure plus tard, il se retrouve à nouveau dans sa cellule. Cette fois, il sait qu'il y restera au moins 10 ans. Le procès est un échec pour lui. Mais d'un autre côté, il est conscient que sa peine aurait pu être plus

lourde. À partir de cet instant, un compte à rebours se déclenche dans son esprit. Si son comportement est irréprochable, il pourra sortir dans dix ans, soit 3 652 jours, 87 648 heures, 5 258 880 minutes, 315 532 800 secondes. Pendant ce temps, le véritable coupable du vol du bijou du Soldat inconnu jouit de sa pleine liberté, tandis que Raphaël Maginot pourrit en prison, et attend son procès, qui doit se dérouler le 27 juin, et qui risque bien d'être aussi haineux que celui de Charles.

Chapitre 12

L'alliance des ennemis

Quelques jours après son tumultueux procès, Charles profite de son quartier libre, pour se rendre, comme il le fait souvent, à la bibliothèque. Il sort de sa cellule, tourne à droite, traverse le long couloir de son étage en croisant une poignée de détenus et de gardiens, descend les escaliers métalliques, et arrive dans l'espace de culture. En parcourant les étagères, il tombe sur un ouvrage consacré à la civilisation des dauphins. Intrigué par ce livre, il le saisit, s'assoit, et le pose sur une table pour le feuilleter. Charles apprend énormément de choses au cours de sa lecture, et notamment que ces cétacés sont conscients de leur propre mortalité. Cette anecdote ricoche dans les pensées du père de famille, qui s'attriste en se rappelant qu'il passera de longues années en prison, loin des siens, et que ce temps perdu ne pourra jamais être rattrapé. Charles ne s'apitoie pas pour autant sur son sort, et, pour noyer ses mauvaises pensées, se concentre sur les magnifiques photos du livre, qui montrent des dauphins nageant en harmonie dans l'océan, bondissant hors de l'eau ou chassant un banc de maquereaux.

Totalement absorbé par le livre, l'ex-détective ne s'aperçoit même pas qu'un homme vient de se poser à côté de lui, jusqu'à ce qu'il lui adresse la parole :

— Alors comme ça t'en as au moins pour 10 piges.

Charles sursaute, et réalise que son interlocuteur n'est autre que Raphaël Maginot. Il semble s'être calmé depuis leur dernière rencontre :

— J'ai réfléchi. Je me suis mis à ta place, et je me suis rendu compte que je n'ai pas à t'en vouloir autant. Tu as été égoïste, mais tu as agi dans l'intérêt de ta famille. C'était presque de la légitime défense pour toi. Je ne te pardonne pas, mais je te comprends. J'aurais sûrement fait pareil à ta place. Et puis ce n'est pas à cause de toi que je suis là, tu n'y es pour rien. J'ai déjà assez d'emmerdes comme ça, je n'ai pas envie d'en rajouter une avec toi. La vérité, c'est qu'on est tous les deux dans la même merde, et que tu es le seul à croire à mon innocence.

Raphaël Maginot se lève pour s'en aller, mais Charles le retient.

— Attends ! J'ai peut-être un suspect.

Maginot, tout ouïe, se rassoit.

— Juste avant le début des rumeurs, j'ai été contacté par quelqu'un. Il n'a pas voulu me dire son nom. Il m'a affirmé que tu avais fait une soirée avec lui, que tu étais très alcoolisé, et que tu lui as révélé qu'il y avait un collier dans le tombeau du Soldat inconnu. Tu aurais aussi balbutié le nom de mon grand-père au milieu de tout ça, mais sans aucune logique.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

— Rien, mais j'ai eu le sentiment qu'il voulait me faire croire que tu étais le voleur. Et cela a marché, jusqu'à ce que je retrouve la famille adoptive de mon grand-père.

— Il t'a rappelé ? Tu sais qui c'est maintenant ?

— Non. Il ne m'a jamais recontacté et je n'ai absolument aucune idée de son identité. Tu en as une ?

Raphaël Maginot se concentre. Charles sent qu'il plonge au plus profond de sa mémoire. Rien n'y fait. Il ne s'en souvient

pas. Certes, Maginot se rappelle de deux ou trois cuites qu'il a prises peu avant le début de la rumeur, mais cette discussion ne lui dit rien. Il se lève, et quitte la bibliothèque. Déçu, Charles fait de même.

Le jeudi suivant, Charles reçoit la visite de Marie. C'est la première fois qu'il la revoit depuis le procès :

— Mon amour ! crie-t-elle en se jetant dans ses bras.

— Tu n'imagines pas le bien que ça me fait de te voir, répond Charles en la serrant fort contre lui.

Habituellement, le couple s'assoit l'un en face de l'autre. Mais cette fois-ci, ils ne font qu'un. Les amoureux n'ont aucune envie que leurs deux corps se séparent, et continuent de s'enlacer :

— Comment va Adam ?

— Il va bien, ne t'en fais pas pour lui. C'est surtout à toi qu'il faut poser la question. Ton procès était abominable. C'était de l'acharnement.

— C'est passé. J'ai porté le moins d'attention possible aux regards et aux réflexions des gens. Mais je dois rester au moins dix ans ici. Le plus dur, ce n'est pas l'incarcération en elle-même, mais le fait d'être loin de vous. Je pense tout le temps à vous.

Charles se blottit contre sa femme.

— Je t'attendrai. Et je continuerai à venir te voir le plus souvent possible. Je ne te laisserai jamais tomber.

Marie lui tend une photo de leur mariage. Sous un magnifique ciel bleu, elle sort de la mairie avec Charles, et lui tient la main. La jeune femme est radieuse, vêtue d'une magnifique robe blanche que n'importe quelle mariée rêverait de porter. Quant à Charles, il est fier, et souriant. Ils viennent de se dire oui.

— C'était le plus beau jour de ma vie, se remémore Charles avec nostalgie.

— À moi aussi. Ce jour-là, on s'est engagé pour le meilleur, mais aussi pour le pire. Je veux que tu la prennes, et que tu la gardes près de toi.

Heureux comme il ne l'a pas été depuis longtemps, Charles saisit la photo, et promet d'en prendre le plus grand soin. Mais le gardien frappe, et les mariés sont contraints de se séparer, une fois de plus. Charles s'empresse de placer la photo sur son bureau. C'est désormais son bien le plus précieux, et la première chose qu'il regarde en se levant le matin.

Les derniers jours du mois de mai, Charles passe essentiellement ses après-midis à la bibliothèque, malgré le mépris de certains détenus qui lui reprochent de faire le « fayot » pour tenter en vain de voir sa peine réduite. Ces comportements n'atteignent pas le condamné, qui, hormis lorsqu'il joue au basket, reste dans sa bulle et s'isole. Il ne s'était pas rendu compte de la richesse de la bibliothèque, et prend plaisir à se cultiver. Lire lui permet de continuer une activité intellectuelle, de se creuser les méninges, et de travailler sa mémoire.

Le 1er juin, une pluie battante réveille Charles plus tôt qu'à son habitude. Il allume alors sa petite lampe de chevet, et se plonge dans le chef-d'œuvre de Jules Verne, « Le tour du monde en quatre-vingts jours », qu'il a emprunté la veille. Les aventures du gentleman anglais Phileas Fogg le font voyager, et lui permettent de s'extirper quelques dizaines de minutes hors de ces quatre murs de béton. Parti de Londres à Suez, puis de Suez à Bombay, de Bombay à Calcutta et de Calcutta à Hong Kong, le retour à Paris est assez violent pour Charles, qui est invité par le gardien à se laver. Il ferme le livre, le pose sur son bureau à côté de sa photo de mariage, prend sa serviette, un caleçon, son savon, et se dirige vers les douches. Toujours à l'autre bout de la terre dans son esprit, il se lave mécaniquement. À force

d'habitude, il ne porte plus attention à la présence des autres prisonniers, qui se lavent en même temps que lui. Charles se sèche, et sort des douches, avec pour seule envie de repartir dans son voyage imaginaire. Sur le chemin du retour, il croise Raphaël Maginot. En le voyant, ce dernier se met dans un état proche de l'hystérie :

— Je sais qui c'est ! s'affole-t-il.

— De qui ? demande Charles en sursautant.

— Eh bien ton client anonyme. Je l'ai aperçu dans un magazine, et ça m'est revenu tout de suite.

— C'est un bijoutier. Il s'appelle Franck Lutré. Je l'avais rencontré grâce à un ami.

— Tu en es sûr ?

— Totalement ! C'est un petit homme chauve d'une soixantaine d'années. Le soir où je suis sorti avec lui, j'ai beaucoup bu. Lui aussi a bu, mais moins. À un moment, je n'étais plus complètement conscient de ce que je disais et de ce que je faisais. Et puis, garder ce secret était un fardeau pour moi. Je ne sais pas pourquoi, mais je lui ai fait confiance, et lui ai révélé qu'un collier d'une valeur inestimable était enfermé dans le tombeau du Soldat inconnu. Je suis persuadé que c'est la seule personne à qui j'en ai parlé. Il tient une grande boutique place Vendôme. C'est sûrement lui le véritable voleur ! Ou l'un de ses proches !

— Et comment le vérifier ?

— Moi je n'ai plus de contact avec l'extérieur. Mais toi, tu parles régulièrement à ta femme. Je le sais car je t'ai entendu le dire à tes amis du basket l'autre jour. Elle pourrait mener son enquête. Sans prendre trop de risques évidemment.

Charles est d'abord réticent. Mais Maginot est innocent, et il a tué son avocat. Finalement, il accepte d'en discuter avec Marie,

mais ne promet rien. Il est hors de question qu'elle subisse le même sort que lui. Plein d'espoir, Raphaël Maginot remercie Charles, qui s'empresse de repartir à Hong Kong.

En dînant d'une cuisse de poulet accompagnée d'une purée et d'un assaisonnement qui laisse à désirer, Charles se demande comment en parler à sa femme. Il faudra prendre des pincettes, mais être quand même assez clair. Refusera-t-elle ? Le risque est bien présent, puisque c'est ce type d'aventures qui l'a mené tout droit en prison. Mais il est aussi possible qu'elle accepte.

Après avoir passé sa soirée à réfléchir sur la meilleure technique d'approche, Charles, qui connaît pourtant sa femme par cœur, ne sait toujours pas comment s'y prendre. Après une courte nuit et un petit-déjeuner à base de pain, de beurre, d'une orange et d'un verre d'eau, il s'en va retrouver sa femme, qui, toujours aussi présente, est venue lui rendre visite. Dès son entrée dans le parloir, elle perçoit que son homme n'est pas comme à son habitude. Il paraît hésitant, comme si quelque chose le tracassait :

— Que t'arrive-t-il, chéri ? lui demande-t-elle en lui prenant les mains.

— J'ai quelque chose à te dire, répond-il, d'une flagrante inconscience.

— Marie le sollicite. Elle veut savoir.

— J'ai croisé Raphaël Maginot plusieurs fois ces derniers jours. Je lui ai parlé de mon client anonyme. Dans un premier temps, ça ne lui a rien dit. Mais un peu plus tard, il m'a expliqué s'être souvenu d'une personne avec qui toute cette histoire pourrait coller.

— C'est un bon début ! s'exclame Marie. Charles essaye d'amener la chose en douceur :

— C'est sûr. Ce serait Franck Lutré, un bijoutier de la place Vendôme qu'il aurait rencontré grâce à l'un de ses amis. Selon lui, tous les éléments coïncideraient, et il est fort probable que ce soit mon client anonyme.

— C'est super ! s'enthousiasme Marie.

— Oui, mais le problème, c'est que Raphaël Maginot est rejeté par absolument tout le monde. Personne ne lui rend visite. Il ne peut donc pas missionner directement quelqu'un de l'extérieur pour qu'il enquête sur cet individu.

— Et ?

— Et donc je te demande si, sans te risquer à quoi que ce soit, tu ne pourrais pas essayer d'éclaircir cette zone d'ombre. Son procès est dans 25 jours. Si on ne trouve pas le vrai coupable, il aura le même sort que moi, la même humiliation. Sauf que lui est innocent.

Marie semble hésiter. Elle pèse le pour et le contre de la mission qui lui est proposée.

— Je veux bien mener une petite enquête, accepte-t-elle. Mais juste le minimum. Tu as d'autres informations sur lui ?

— À part que c'est un petit homme chauve d'une soixantaine d'années, non. C'est tout ce que j'ai.

— Super, ironise-t-elle. Tu m'avances beaucoup.

Chapitre 13

Troublantes découvertes

Marie sort de la prison. À chaque fois qu'elle franchit les portes du pénitencier, elle se désole d'imaginer son mari rentrer dans sa cellule. Au fond, elle se sent coupable. Elle s'en veut de ne pas avoir empêché Charles d'empoisonner Gérard Polier. Elle aurait dû se rendre compte que quelque chose n'allait pas, et l'aider. Elle aurait alors pu le raisonner, le convaincre que ce n'était pas la solution. Mais elle n'a rien vu, et aujourd'hui, son mari, haï de tous, est enfermé entre quatre murs.

Dans le métro, en rentrant chez elle, une personne la reconnaît, et l'insulte. Depuis l'arrestation de son mari, elle est fréquemment victime de ce genre de violences. Mais elle ne le lui dit pas, et préfère garder ça pour elle. Et ce n'est pas tout : son impopularité lui a également coûté son travail. Serveuse depuis deux ans dans un petit restaurant italien du XVe, elle a été licenciée avant le procès de Charles. Depuis, elle n'a pas retrouvé de travail. Personne ne veut l'embaucher, et nombre de ses amis sont partis du jour au lendemain. Même sa relation avec Adam s'est dégradée. Le jeune homme est isolé au lycée, et subit les mêmes violences verbales que sa mère. Mais lui n'y est pour strictement rien, et a juste l'impression que ses parents lui gâchent sa vie. Il s'enferme dans sa chambre, et se réfugie dans

les jeux vidéo. Le dialogue entre la mère et son fils est rompu. Ils ne mangent même plus ensemble.

Finalement, les personnes qui acceptent encore de la voir se comptent sur les doigts de la main. Premièrement, sa mère. Marie a perdu son père il y a une dizaine d'années lors d'un tragique accident de la circulation. Depuis, Brigitte est veuve, et vit seule. Pour elle, sa fille n'a rien à se reprocher dans son malheur, mais elle voudrait qu'elle divorce. Hélène, une de ses amies d'enfance, lui rend régulièrement visite. Elle travaille dans un centre commercial dans le quartier où habite Marie, et passe au moins une fois tous les quinze jours chez elle après sa journée de travail. Les deux femmes boivent un thé, et discutent du bon vieux temps. Mais jamais de l'avenir, trop sombre pour être abordé. Et puis Marie appelle souvent Jérôme, le frère de Charles. Ce dernier, contrairement à ses parents, tient à la soutenir. Ces discussions sont aussi l'occasion pour lui de prendre des nouvelles de Charles. À part ces trois-là, Marie est seule. Elle lutte contre la dépression.

En rentrant chez elle en fin de matinée, Marie saisit son ordinateur, et se renseigne sur ce mystérieux Franck Lutré. Il est bien bijoutier, et tient effectivement un prestigieux fonds de commerce à quelques pas de la place Vendôme. Son activité semble beaucoup lui rapporter. Sur internet, on peut le voir vêtu d'une chemise Dior blanche, associée à une magnifique montre Cartier au poignet. Mais ce n'est pas tout. Sur une photo de Paris – Match, Franck Lutré tient dans sa main gauche un cigare Cohiba, et porte d'élégants mocassins noirs Louis Vuitton. En voyant cela, Marie se demande sur quel clown elle est tombée. Pour en apprendre davantage sur lui, elle décide, après avoir déjeuné et enfilé une perruque et des lunettes pour éviter de se faire reconnaître, de se rendre dans sa boutique, en espérant le croiser.

Sur le trajet, elle se questionne sur le rôle qu’aurait pu jouer Franck Lutré dans le vol. Peut-être qu’il a des informations, mais peut-être aussi qu’il est complice, voire auteur. Il ne semble pas net, se dit-elle. Quoi que, peut-être qu’elle pense ça juste parce qu’elle l’espère. Lorsqu’elle traverse la place Vendôme, et passe devant la célèbre colonne érigée par Napoléon, Marie est perdue. Angoissée, elle finit par trouver la boutique, et s’arrête devant. Cartier, Bulgari, Buccelati, Gucci, Swarovski..., elle n’a jamais vu autant de bijoux de luxe rassemblés dans un même endroit. Les prix s’envolent. Certains trésors coûtent plus de cent mille euros. À l’entrée, deux vigiles surveillent les passants :

— Souhaitez-vous entrer ? propose l’un poliment.

Marie acquiesce. Tranquillement, elle fait le tour du magasin. Colliers, bracelets, montres, bagues, boucles d’oreilles, diamants..., tous les types de bijoux sont représentés. Le luxe est partout. Mais elle n’aperçoit pas le gérant. Pour jouer la cliente – mais aussi se faire plaisir – elle prend le temps d’essayer un collier orné de diamants. Le vendeur l’amène devant un miroir. Pour la première fois depuis longtemps, elle se trouve belle. Elle se sent femme. Mais tout ceci n’est qu’illusion. Ce n’est qu’un rêve de quelques secondes. Après avoir admiré le collier autour de son cou, Marie regarde son visage. Son mal être se lit dans ses yeux.

— Il vous va à merveille, s’enthousiasme le vendeur. Vous ne trouvez pas ?

— Si, il est magnifique, confirme-t-elle à voix basse.

— Puis elle tourne le dos au miroir, et le vendeur lui enlève le collier. Soudain, Franck Lutré apparaît. Il descend des escaliers avec une gestuelle comparable à celle d’un empereur :

— Enchanté madame, mon vendeur s’occupe-t-il bien de vous ?

— Oui, parfaitement, répond-elle en observant avec méticulosité chaque fait et geste du commerçant.

— Eh bien ! Si c'est parfait pour vous, c'est parfait pour moi, ajoute-t-il en ricanant niaisement.

Marie est stupéfaite. L'homme est une caricature. Il est maniéré au possible, et parle d'une manière totalement condescendante à ses « vendeurs ». Pendant plusieurs minutes, elle l'écoute, en faisant semblant de s'intéresser aux bijoux de la boutique. Alors qu'elle faisait mine de contempler une bague de fiançailles, elle entend le gérant prévenir son second qu'il ne sera pas à Paris le week-end du 15 et 16 juin :

— Je pars à New York pour les affaires avec ma femme. Je décollerai avec mon jet privé à dix-sept heures. Je te laisse donc la boutique. Ne me déçois pas.

Marie note ces informations, et rentre chez elle. Certes, Charles lui a dit de ne prendre aucun risque, mais, vu la situation de sa famille, si elle peut prouver l'innocence de Maginot, et résoudre cette affaire, elle prendra tous les risques nécessaires.

Aujourd'hui, la nouvelle enquêtrice a découvert que Franck Lutré ne sera pas chez lui le week-end prochain. Elle compte en profiter pour s'infiltrer chez lui, et rechercher des éléments qui pourraient être liés au bijou du Soldat inconnu. Mais d'abord, il faut savoir où il habite. Pour cela, elle retourne le lendemain dans le quartier du magasin, vers 18 h, et attend la sortie de Franck Lutré.

En ce mercredi 5 juin, les nuages ont pris le dessus sur le soleil, qui peine à s'imposer. Il ne pleut pas, mais il fait moins de quinze degrés, ce qui est frais pour la saison. Depuis une chic librairie construite sur deux étages et située légèrement à gauche en face de la bijouterie, Marie espionne. Comme son mari, les mammifères la fascinent. Par hasard, elle tombe sur un livre

décrivant le caractère de la fouine. Intérieurement, elle fait le parallèle entre l'expression « faire la fouine » et son actuelle planque. Cette coïncidence l'amuse, et elle commence à feuilleter l'ouvrage. Mais elle n'en oublie pas pour autant sa mission de surveillance, et continue à observer à travers la vitrine de la librairie la façade de la bijouterie. Et justement, après avoir à peine parcouru une dizaine de pages, elle aperçoit Franck Lutré sortir de son commerce. Il est habillé à l'identique de la veille, au détail près qu'il porte un manteau en fourrure Yves Saint-Laurent. Marie le suit à distance. Il est évident qu'elle n'a pas les compétences de Charles en espionnage, mais son mari lui a plusieurs fois expliqué comment il procédait. Elle reste à plus de vingt mètres, vérifie qu'elle n'est elle-même pas suivie, et utilise le plus possible les reflets pour observer sa cible.

Une fois place Vendôme, l'homme d'affaires entre dans un prestigieux hôtel et s'assoit à côté d'une femme. Elle porte un blouson noir, des lunettes de soleil et une écharpe Hermès. Marie aimerait bien entendre la conversation, mais elle ne peut pas raisonnablement s'aventurer dans l'établissement. Face à cet imprévu, elle improvise, et se réfugie dans un café, depuis lequel elle observe encore et toujours le bijoutier. Le dialogue a l'air assez électrique entre les deux interlocuteurs. Ils se disputent. Pourtant, la tension semble redescendre quelques instants plus tard. Franck Lutré sort alors un chèque de sa poche, et le donne à cette mystérieuse femme en échange d'un document. Puis, il se lève, et se dirige vers la sortie de l'hôtel :

— Que voulez-vous boire, madame ? demande un serveur du café à Marie.

Malheureusement pour lui, sa potentielle cliente est trop concentrée sur sa mission, et ne s'aperçoit même pas de sa

présence. L'ignorant involontairement, Marie quitte le café, et recommence à suivre le bijoutier à la trace.

D'un pas lent, Franck Lutré rejoint le métro. Après avoir traversé le jardin des Tuileries, il prend la ligne 1 à Concorde, change pour la 6 à Charles de Gaulle, puis retrouve l'air extérieur à Trocadéro, avant de rentrer dans un immeuble une centaine de mètres plus loin.

Marie s'approche du bâtiment. Sur l'interphone, il est bien inscrit le nom de « Lutré ». C'est donc ici qu'il habite. Mais à quel étage ? Alors que Marie cherche une solution, un adolescent en tenue de sport et portant un sac de tennis s'approche, lui demande gentiment de s'écarter, et saisit le code pour rentrer chez lui. Marie, qui retient grâce à lui que le code est « 4175C », en profite pour pénétrer dans l'immeuble. Devant les portes d'appartements, les noms des habitants sont mentionnés. « La fouine » regarde une à une les étiquettes. Non sans fierté, elle finit par trouver l'appartement de Franck Lutré au quatrième étage. Si on en croit les inscriptions, il vit seul avec sa femme. En tout cas, rien n'indique qu'ils vivraient avec quelqu'un d'autre. Donc s'ils partent tous les deux à New York, l'appartement sera sûrement vide, et ce sera l'occasion idéale pour inspecter les lieux. À la suite de ces constatations, Marie rentre chez elle. Comme d'habitude, Adam est dans sa chambre, plongé dans ses jeux vidéo. Fatiguée, elle va se coucher.

Après une longue nuit de sommeil réparatrice, Marie est toujours aussi déterminée à inspecter l'appartement de Franck Lutré. Mais comment y aller sans que personne ne s'en aperçoive ? Elle a peut-être une solution, mais il faut bien jouer le coup. De toute façon, qu'a-t-elle à perdre ? Plus grand-chose à présent.

En milieu de semaine, Marie rend visite à son mari. Consciente que pénétrer sans autorisation chez un étranger constitue une grave infraction, elle se dit pour la première fois que si les choses tournent mal, il y a de fortes chances qu'elle finisse elle aussi derrière les barreaux. Pour autant, elle n'oublie pas le calvaire de Charles, et décide de ne pas lui en parler. De plus, elle ne voudrait surtout pas mettre au courant un garde de son plan diabolique, d'autant plus qu'elle n'a pas le début d'un commencement de la moindre preuve :

— Comment te sens-tu aujourd'hui ?

— Ça pourrait être pire. Je reviens d'un basket. Exceptionnellement, on a eu l'autorisation de jouer aujourd'hui.

— C'est super ! s'exclame Marie, grand sourire.

— Et toi ? Adam va bien ?

— Adam va très bien. Il se prépare pour son bac blanc de français. Je ne me fais pas de souci.

— Génial ! J'aimerais bien qu'il vienne me voir de temps en temps. Ne le force pas, mais ça me ferait plaisir.

— Évidemment. Il viendra sûrement après son épreuve.

Un peu gêné, Charles laisse un court silence :

— As-tu des informations sur le bijoutier ?

Marie, sans réfléchir, sort une réponse toute préparée :

— J'ai trouvé l'endroit de son commerce. Je vais y jeter un œil en fin de semaine, pendant mon jour de congé.

Charles valide l'initiative. Puis les amoureux s'enlacent, avant de se séparer, une fois de plus. Comme à chaque fois qu'elle revient de la prison, en rentrant chez elle, Marie se dirige vers la chambre d'Adam, et lui passe le bonjour de son père. Et comme d'habitude, Adam ne réagit pas. Obnubilé par son nouveau jeu de guerre, il fait comme s'il n'avait rien entendu. Désespérée, Marie s'allonge devant la télévision.

Samedi 15 juin, le jour de vérité est arrivé. C'est l'heure de passer à l'action. Marie, de nature assez bileuse, n'a jamais été aussi anxieuse. Elle n'a plus rien à perdre, mais elle compte bien prouver l'innocence de Maginot, et piéger le véritable coupable.

À 23 h, elle enfile sa perruque et ses lunettes, quitte son immeuble, et se dirige vers le Trocadéro. L'angoisse monte. Elle se sent suivie et observée. Une demi-heure plus tard, elle arrive enfin devant l'immeuble de Franck Lutré. Elle inspire un grand coup, compose le code, et se retrouve dans le hall. À droite du rez-de-chaussée, elle avait repéré l'appartement de la gardienne. À travers une fenêtre, elle avait entrevu les doubles des clés des appartements. Ce soir, elles y sont toujours. Cela ravit Marie, même s'il faut bien avouer que ce n'est pas très prudent de la part de la gardienne.

Elle frappe à la porte. La concierge ouvre :

— Bonsoir. Excusez-moi de vous déranger à cette heure tardive. Je suis une amie de monsieur Gupo. Je dors chez lui ce soir mais il n'est pas là, et ne me répond pas. J'ai une grosse migraine. Auriez-vous un Doliprane ou quelque chose de la sorte pour me dépanner ?

Surprise, et l'air de se dire « Elle est quand même gonflée celle-là », la gardienne acquiesce, et va péniblement chercher dans sa cuisine un médicament.

— Merci beaucoup. Je me suis permis de frapper car j'ai vu que la lumière brillait, se justifie Marie, tout en entrant discrètement.

— Vous avez bien fait, répond froidement la concierge, au moment même où Marie saisit les clés correspondant au nom de « Lutré ».

— À peine a-t-elle le temps de retourner sur le palier que la concierge est de retour, Doliprane en main :

— Je vous en donne deux, comme ça si jamais vous avez encore mal cette nuit, vous en aurez un autre.

— Merci infiniment.

La gardienne ferme la porte, et se rassoit dans son canapé, devant sa télévision. Ouf ! Il s'en est fallu de peu, se dit la voleuse, qui s'empresse de filer au quatrième étage. En montant, Marie s'inquiète. Peut-être que ce n'est pas la bonne clé. Peut-être qu'elle n'était pas attribuée au bon nom. Il n'y a qu'une seule façon de le savoir. Légèrement essoufflée, elle positionne la clé dans la serrure, et tourne. Victoire ! La porte s'ouvre. Marie entre doucement dans l'appartement, et referme derrière elle. Elle appuie sur un interrupteur. La lumière brille, et elle découvre le lieu de vie du couple Lutré.

Le vestibule est assez classique. Un porte-manteau, un miroir et une petite armoire d'encoignure sont les seuls objets qui la composent. Mais une fois le petit couloir d'entrée traversé, Marie retrouve les goûts particulièrement luxueux et modernes de Franck Lutré. Au centre de la pièce, qui doit avoisiner les 40 m², un tapis noir d'une propreté inégalable est calé sous un grand canapé d'angle en cuir blanc lui-même disposé autour d'une table rectangulaire en verre transparent et orné d'un sublime bouquet de pivoines, de lilas, et de différents feuillages. Aux extrémités, deux armoires transparentes servent de rangement pour la vaisselle, dont une partie semble être constituée d'or. Surplombant l'ensemble de ces meubles, un immense lustre en cristal veille sur le salon. Impressionnée par ce design hors-norme, Marie n'oublie pas pour autant l'objet de sa visite, et commence par jeter un coup d'œil dans les armoires. Elle n'y trouve rien d'intéressant.

Elle continue alors son chemin, et débarque dans la chambre du couple. Comme dans le salon, rien ne traîne. Tout est

parfaitement rangé. En face du lit, Marie remarque un bureau comportant deux tiroirs. Elle s'en approche. Mais, alors qu'elle s'apprête à les ouvrir, elle entend un bruit. Cela ressemble fortement à des pas. D'un instinct de survie insoupçonné, Marie se cache sous le lit. Le bruit s'arrête. Quelques secondes plus tard, il reprend. Elle n'ose pas bouger, jusqu'à ce qu'elle entende un aboiement en provenance de la même direction. Elle se relève, se dirige vers la cuisine, et ouvre une petite porte. Elle découvre alors un cagibi rempli de chaussures, de manteaux et de toutes sortes de vêtements de luxe. Et un minuscule chihuahua. L'animal est apeuré, et pousse des petits cris de détresse. Marie hallucine. Les Lutré n'ont certainement pas pu emmener leur bête avec eux, et comme ils sont complètement maniaques, ils ont voulu éviter que leur chihuahua puisse « salir ». Ils ont donc eu la superbe idée de l'enfermer dans le cagibi pendant deux jours, en lui laissant le strict nécessaire pour survivre, à savoir deux gamelles : l'une contenant des croquettes, et l'autre remplie d'eau. Cela désespère Marie, mais personne ne doit savoir qu'elle est venue, et elle doit garder l'appartement intact. Le cœur brisé, elle se résout à laisser le pauvre chien dans sa prison, et retourne dans la chambre.

Rassurée, elle peut enfin ouvrir le premier tiroir du bureau. Elle tombe sur une pile de feuilles. Les premières sont des photocopies de contrats de vente conclus entre Franck Lutré et les clients de sa bijouterie. C'est totalement inutile pour notre enquêtrice, qui s'applique tout de même à inspecter chaque document. Et sa minutie finit par payer. Vers le milieu de la pile, elle trouve des papiers beaucoup plus intéressants. Ils évoquent directement le bijou du Soldat inconnu. Pour dire les choses clairement, ils sont accablants. Sur l'un d'entre eux, qui est en réalité une vieille lettre un peu froissée d'un certain Hugo Juyé,

il est explicitement écrit que Franck Lutr  est le cerveau du vol. Quant   Hugo Juy , il serait égoutier, et aurait extirpé le trésor du tombeau. Stup faite, Marie regarde la feuille suivante. Elle y voit une photo du bijou en noir et blanc. Le collier est magnifique, mais la qualité est mauvaise. Il doit être encore plus beau en vrai, se dit-elle.

Ayant relevé les informations qu'elle espérait, Marie remet tout à sa place, redonne un peu de croquettes et d'eau au pauvre chien, éteint la lumière, et quitte l'appartement. Pour rendre les clés incognito, elle dérange de nouveau la concierge :

— Je suis vraiment navr e, auriez-vous quelque chose pour m'aider à dormir ? lui demande-t-elle d'une voix faussement gênée.

Exasp r e, la femme hausse les sourcils, pousse un soupir, et part dans la cuisine en quête d'un puissant somnifère. Pendant ce temps, aucun problème pour Marie. Elle réussit sans souci à remettre discrètement la clé à sa place initiale.

— Tenez ! bonne nuit ! s'exclame la gardienne, juste avant de fermer brutalement la porte, et de mettre le verrou.

Toute fière, Marie rentre chez elle.

Chapitre 14

Destins croisés

Pas de temps à perdre, il faut coincer les Lutré au plus vite. En pleine nuit, Marie enfile un rôle d'accusatrice. Munie d'un stylo bic noir et d'une feuille de papier vierge, elle rédige une lettre. Elle y dénonce les agissements du couple, et y explique que ce sont eux les véritables voleurs, qu'ils ont tout organisé pour voler l'objet, et l'accaparer. Hésitante sur la manière de présenter les choses, elle recommence de nombreuses fois, et peaufine son écriture pendant de longues heures. En rédigeant ce courrier, l'objectif de Marie est double : être convaincante et rester anonyme. Il faut porter des accusations fortes, sans pour autant donner des informations sur son identité, ni laisser planer le doute sur une éventuelle intrusion.

À l'aube, Marie, qui n'a pas dormi depuis plus de 24 h, est enfin satisfaite de son travail, et se rend au commissariat. Méconnaissable avec sa perruque blonde et ses lunettes rondes, elle est encore plus prudente que la semaine dernière, lorsqu'elle avait suivi Franck Lutré dans les rues de Paris. Discrètement, elle dépose le papier dans la boîte aux lettres, et repart. Désormais, il n'y a plus qu'à prier que les policiers lisent le courrier, et s'y intéressent. Sachant que ces derniers reçoivent des dizaines de courriers anonymes chaque mois, ce n'est pas

gagné. Mais Marie aura fait ce qu'elle pouvait. Son statut de « femme de Charles Thennes » la condamne à rester anonyme. Si jamais elle est démasquée, elle sera décrédibilisée. En tout cas, c'est ce qu'elle s'imagine.

À la suite de cela, la vie reprend son cours. Marie ne peut plus rien faire. Il faut attendre. Toujours attendre. Attendre que Charles sorte de prison, attendre qu'Adam pardonne, attendre que les policiers examinent son courrier... Ce sentiment d'impuissance la rend complètement folle intérieurement, et elle passe désormais ses journées sur internet à rechercher désespérément la moindre révélation en lien avec l'affaire. Mais les jours défilent, et rien ne se passe. Le procès de Raphaël Maginot approche, et ses espoirs s'amenuisent.

Pourtant, le 22 juin, soit cinq petits jours avant le procès de Maginot, un élément remet tout en question. Comme tous les matins, après son petit-déjeuner, Marie descend au rez-de-chaussée de son immeuble, et ouvre sa boîte aux lettres. Bien souvent, elle est vide. Mais pas aujourd'hui. Il y a une lettre. Marie la remonte. En la lisant, elle manque de s'évanouir. Elle découvre avec effroi qu'elle est convoquée le lendemain au commissariat. Mais pourquoi ? Que lui reproche-t-on encore ? Pourquoi le destin s'acharne-t-il autant sur sa famille ? Pourquoi, elle et Charles qui ont toujours eu les meilleures intentions du monde, doivent-ils endurer toutes ces souffrances ? Pourquoi ? Marie essaye de relativiser. Peut-être que ce n'est rien de grave. Il doit y avoir une explication rationnelle. Pourtant, la seule logique que Marie trouve, c'est qu'elle soit démasquée.

Comme prévu, le lendemain, la mère de famille se présente au poste de police du XV^e. Les yeux cernés, les traits tirés, et le maquillage coulant, elle franchit les portes du commissariat en essayant tant bien que mal de faire bonne figure. Un policier

l'accueille froidement, et l'emmène dans une pièce pour l'auditionner. Seule avec l'enquêteur, Marie se demande si d'autres policiers se sont placés derrière les vitres teintées, et les observent, comme dans les films. Assez pressé, le policier rentre directement dans le vif du sujet, sans même expliquer à Marie les raisons de sa convocation :

— Comment connaissez-vous Franck Lutré ?

— Pourquoi suis-je là exactement ? Que me voulez-vous ?

— Répondez à ma question.

Marie se retrouve piégée. L'accusatrice devient l'accusée. La question est trop précise. Elle ne peut pas mentir. Mais elle essaye quand même.

— Je suis une de ses clientes. Je suis allée à sa boutique l'autre jour.

— Vraiment ?

Le policier allume son ordinateur, et montre une vidéo à Marie. Comme pour Charles, la vidéosurveillance la trahit. Sur l'enregistrement, filmé en plongée en noir et blanc, on aperçoit Marie entrer dans l'immeuble des Lutré, et en ressortir une trentaine de minutes plus tard. Malheureusement pour elle, sa perruque et ses lunettes n'ont pas suffi. Grâce à leurs logiciels de reconnaissance faciale, les enquêteurs l'ont démasquée.

— Alors ? Que faisiez-vous chez Franck Lutré ce soir-là ?

Prise de court, Marie reste muette.

— Ne réfléchissez pas trop. On a reçu une lettre anonyme accusant les Lutré d'avoir commis le si célèbre « vol du bijou du Soldat inconnu » le lendemain. On sait qui vous êtes, et on se doute que c'est vous qui avez écrit ce papier. Il me suffit de perquisitionner votre domicile et de comparer les écritures qu'on y trouvera avec celle de la lettre pour en être certain.

Marie est coincée. Elle n'a plus qu'une chose à faire : dire la vérité.

— Donc, qu'avez-vous fait ce soir-là chez les Lutré ? Insiste le policier, sentant qu'il touche au but.

— Quelque chose m'intriguait chez lui. Lorsque j'ai rendu visite à mon mari il y a quelques semaines, j'ai appris que son nom circulait à la Santé. Vu l'impopularité à laquelle je suis confrontée, j'ai décidé de mener une enquête seule. Au début, je voulais simplement me renseigner dans sa bijouterie. Mais il m'a intriguée. Il ne me semblait pas clair. Lors de ma visite à la boutique, je l'ai entendu dire à l'un de ses employés qu'il ne serait pas chez lui le week-end du 15-16. Je l'ai alors suivi un soir pour savoir où il habite. Et le week-end en question, j'y suis retourné. J'ai subtilisé le double des clés chez la gardienne de l'immeuble, et je suis allée dans son appartement. C'est à ce moment-là que j'ai découvert tout ce que j'ai écrit dans la lettre. Je n'ai rien inventé. Je vous le promets : tout est vrai.

Irrésistiblement, Marie se met à sangloter. Elle évite du regard le policier, de peur d'être encore jugée, et rabaissée. Mais pour la première fois depuis des lustres, lorsque son regard croise de nouveau celui du policier, elle ressent de la pitié, et presque de la compréhension :

— Je ne sais pas si ce que vous dites est vrai ou pas. Nous devons continuer notre enquête. Cependant, si ça l'est, et que vous avez fait tout cela pour rendre justice, sachez que je vous admirerais. Malheureusement, vous vous êtes introduite chez les Lutré sans autorisation. Par conséquent, je me trouve dans l'obligation de vous placer en garde à vue.

Contraint, le policier emmène Marie dans une cellule, et ferme la porte à l'aide de grosses clés, comparables à celles utilisées par les gardiens à la Santé. Tout le long de la journée, il va

régulièrement la voir. Il la sort de la cellule pour l'interroger, mais également pour savoir si elle va bien, si elle a besoin d'eau, ou envie d'un petit quelque chose à manger. Somme toute, Marie a l'impression qu'il remplit sa mission à contrecœur.

La nouvelle délinquante est relâchée en fin d'après-midi. Après de longues heures d'angoisse passées entre quatre murs, elle retrouve sa liberté. Elle s'arrête devant les portes du commissariat, inspire à fond, et expire doucement. Elle a une forte tendance à la claustrophobie, et respirer l'air extérieur ne lui a jamais fait autant de bien. Pour autant, ce n'est qu'un répit. Comme l'a dit le policier, elle s'est introduite chez les Lutré sans autorisation. Elle devra donc répondre de ses actes devant le tribunal correctionnel de Paris, et risque plusieurs années de prison.

Marie doit organiser sa défense. Pour cela, elle doit solliciter les services d'un bon avocat. Certes, elle est au chômage, et n'est pas riche. Mais pendant une dizaine d'années, elle et Charles ont économisé. Avec cet argent, ils espéraient se payer un long voyage et faire le tour du monde. Aventurière, Marie rêvait de partir en Thaïlande. De temps en temps, elle regardait sur internet les plus belles photos des plages paradisiaques du pays, de ses temples, de son peuple, et de sa nourriture. Elle pouvait y passer des heures, et se disait qu'un jour, quand Adam aura fini ses études, elle emprunterait la caravane de sa meilleure amie, et partirait quelques mois à travers le monde avec sa famille. Mais ce n'était qu'un rêve. Aujourd'hui, Marie doit faire face à une tout autre réalité : payer un avocat. Lequel choisir ? L'ex-serveuse n'en connaît aucun, et les deux-trois relations qui lui restent non plus.

Sans solution, la prévenue cherche sur le net. Elle repère trois pénalistes. Le premier, Maître Judol, a déjà défendu des

particuliers pour des faits d'intrusion. À chaque fois, il a obtenu l'acquiescement de son client. Marie se laisse convaincre, et l'appelle. Pleine d'espoir, elle déchantonne lorsque ce dernier lui annonce le prix de ses honoraires. 50 000 €, c'est beaucoup trop ! Refroidie par cet échec, Marie n'en perd pas pour autant sa positivité, et contacte le deuxième. Il a un profil relativement identique à celui de Maître Judol. Cette fois-ci, ce n'est pas le prix qui pose un problème, mais Marie elle-même. L'avocat reconnaît la femme de Charles Theenes, tueur de Maître Polier. Cela l'effraie et le révolte. Il refuse de la défendre. Marie tente alors le troisième, mais la réponse est la même. Déterminée, elle approfondit ses recherches, et appelle, encore et encore. Mais à chaque fois, elle reçoit la même réponse. Son cas est tellement désespéré que personne ne veut l'aider. « Eh bien, allez retrouver votre mari en prison ! », lui a même lancé l'un des spécialistes. En conclusion, rien à faire. Étant au chômage, Marie peut profiter des services d'un avocat gratuitement. Mais elle espère toujours trouver par elle-même, et se laisse une semaine.

Le mercredi 26 juin, Marie n'a toujours pas la moindre piste. Entraînée dans cette spirale toujours plus négative, son moral est au plus bas. Et pourtant ! Comme tous les soirs, elle allume le petit écran, et regarde la météo en attendant les informations. Dès le début du JT, elle comprend qu'un immense rebondissement s'annonce. Le préfet de Paris, Gérard Piré, s'appête à faire un communiqué de presse, qualifié « de la plus haute importance ». Particulièrement nerveux, il met ses lunettes, rapproche le micro, prend ses fiches, et commence son discours :

« Le 24 décembre dernier, j'avais moi-même annoncé la détention de Raphaël Maginot. L'ex-avocat, arrière-petit-fils du ministre André Maginot, avait été arrêté pour violences sur la voie publique, alors qu'il se trouvait en état d'ivresse.

Conformément à la procédure, nous avons ensuite relevé ses empreintes, et avons constaté qu'elles correspondaient à celles retrouvées sur le tombeau du Soldat inconnu. À la suite de cela, il a été placé en détention provisoire. »

Le préfet marque une pause, et fixe son auditoire. Puis il s'arme de courage, et continue :

« Ces derniers jours, l'enquête a beaucoup avancé. Mais pas dans le sens que nous pensions. Nous avons désormais la quasi-certitude de l'identité du voleur, et de ses complices. Et contre toute attente, Raphaël Maginot ne fait pas partie d'eux. »

Toutes les personnes présentes autour du préfet se mettent à crier au scandale. Le préfet attend sagement. Lorsque le brouhaha se dissipe, il reprend :

« Il s'agit de Franck Lutré, un riche bijoutier parisien. À la suite de la réception d'une lettre anonyme, nous avons perquisitionné son domicile. Nous y avons trouvé des documents accablants, qui prouvent son implication directe dans l'affaire. Dans un second temps, nous avons fouillé son ordinateur, et avons découvert qu'il avait en quelque sorte organisé l'arrestation de Raphaël Maginot. Par conséquent, je prononce personnellement l'acquittement de Raphaël Maginot, qui peut dès à présent retrouver sa liberté ».

Hué par certains et criblé de questions par les autres, Gérard Piré s'empresse de quitter la salle.

Que dire ? Tout cela semble insensé ! Toute la France attendait avec impatience la condamnation de Raphaël Maginot, et voilà que, à la veille de son jugement, le préfet annonce en direct sa libération.

Marie est totalement bouleversée. Elle sera sûrement condamnée, mais sa lettre a innocenté Raphaël Maginot. Elle a réussi son coup. Dans la foulée, elle se sert un apéritif. Heureuse

de son succès, elle fête secrètement sa victoire. Certes, elle la fête seule. Mais elle est fière d'elle. N'est-ce pas l'essentiel ?

Le lendemain, un mal de tête digne des plus grandes soirées rend le réveil de Marie délicat. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas bu d'alcool, et les effets de la bouteille de Pic Saint-Loup, qu'elle a engloutie la veille, se font grandement ressentir. Difficilement mais sûrement, elle finit par se lever en fin de matinée. Dans la salle de bain, elle passe de l'eau sur son visage. Puis elle s'habille, et sort faire des courses. Comme d'habitude, une poignée d'inconnus la reconnaît, et elle est confrontée à deux types de situations : celle où les gens la fixent, et celle où les gens l'insultent. Sans tenir compte de ces individus, ou en tout cas le moins possible, elle achète du jambon, des saucisses, des ravioles, une pizza, des sardines, des pommes de terre, des oranges et des glaces, de quoi se nourrir avec Adam quelques jours. Avec cette sortie, Marie redescend de son nuage. Son enquête a permis la libération d'un innocent, mais elle risque de causer son emprisonnement. Son procès est prévu fin juillet. Si elle ne parvient pas à trouver un avocat compétent d'ici une poignée de jours, elle devra se résoudre à prendre un commis d'office.

Alors qu'elle essaye de dénicher un juriste qui voudra bien d'elle, l'interphone sonne. Adam est au lycée, ce n'est donc pas de la visite pour lui. Ce serait donc pour elle ? Mais qui ? Le facteur passe le matin, et c'est l'après-midi. Ce n'est donc sûrement pas lui. Moyennement rassurée, elle décroche le téléphone :

— Bonjour, Marie, c'est Raphaël Maginot. Charles m'a donné votre adresse. Je sais que c'est grâce à vous que je peux commencer une nouvelle vie aujourd'hui. Je vous ai apporté quelque chose pour vous remercier.

Marie lui indique l'étage, et lui ouvre la porte. Pour la première fois, lorsqu'il monte le dernier palier, Marie le voit de ses propres yeux. Cerné à l'extrême, il semble très affaibli par ces sept longs mois de prison. Mais il a retrouvé le sourire, et montre ses belles fossettes à sa sauveuse. Dès qu'il entre dans l'appartement, Raphaël Maginot s'empresse de serrer Marie dans ses bras. Un peu gênée, elle ne sait pas trop comment réagir :

— Je suis désolé, rigole nerveusement l'ex-détenu. Nous ne nous connaissons pas. Ce n'est pas correct. Mais vous venez de changer mon destin. Je ne pourrai jamais assez vous remercier.

— J'étais convaincue de votre innocence. Et je refuse qu'un innocent paye pour un autre, surtout pour quelque chose d'aussi grave.

Maginot tend un coffret :

— Tenez, c'est pour vous.

— Marie le prend, et le déballe. À l'intérieur, elle découvre un collier en or.

— Il appartenait à ma mère, explique-t-il. Il compte beaucoup pour moi, et m'a énormément manqué en prison. Je suis très heureux de l'avoir retrouvé, mais les colliers ne m'ont pas porté chance ces derniers temps !

— Il est magnifique, admire Marie. Mais je ne sais pas si je peux accepter. Il appartient à votre famille, et nous ne nous connaissons pas.

— Prenez-le ! j'insiste. Il est à vous maintenant. Il appartenait à celle qui m'a donné la vie, et je veux qu'à partir d'aujourd'hui, il appartienne à celle qui me l'a rendue.

Marie comprend alors que la prison l'a réellement traumatisée. Mais est-ce la prison en elle-même ou la haine reçue par les autres qui l'a fait le plus souffrir ? Sûrement les deux.

Reconnaissante, elle accepte finalement le collier, et jure d'en prendre le plus grand soin. Puis il s'en va.

Marie s'aperçoit alors qu'elle a peut-être manqué une occasion de se procurer un bon avocat. Raphaël Maginot en connaît certainement un qui aurait accepté de prendre son dossier. Mais elle n'a pas osé lui révéler les ennuis qu'elle s'était attirés en le sauvant. Il lui était tellement reconnaissant ! Elle avait peur qu'il se sente coupable.

Replongée une énième fois dans sa solitude, Marie désespère. Et cela ne va pas s'arranger. Le jour suivant, le grand public découvre à travers les médias que Marie Theenes, la femme de Charles Theenes, est accusée de s'être infiltrée chez les Lutré pour prouver leur culpabilité. C'est une nouvelle honte pour la famille. Elle n'avait pas besoin de ça. Toutefois, les journaux précisent que de nombreuses preuves se trouvaient dans le disque dur de l'ordinateur de Franck Lutré, et que ce dernier l'avait emmené avec lui en voyage à New York. Par conséquent, Marie n'a pas pu trafiquer les preuves qu'elle a rapportées. La culpabilité de Franck Lutré et l'innocence de Raphaël Maginot ne sont donc pas remises en question. C'est déjà ça.

Au fond du gouffre depuis ces révélations, Marie se résout le lendemain à se contenter d'un avocat commis d'office. Mais, alors qu'elle allait enclencher la démarche, elle reçoit un appel inespéré. Au bout du fil, Damien Lomé, l'un des nombreux pénalistes qui l'avaient envoyé balader :

— J'ai découvert hier votre histoire dans les journaux. Après réflexion, je me dis que, pour vous, tout n'est peut-être pas perdu. Vous avez innocenté Raphaël Maginot, et il semble que vous ayez démasqué le véritable coupable. Le procès de Franck Lutré et le vôtre seront mouvementés. Franck Lutré se défendra comme il se doit, et votre courage m'incite à revenir vers vous pour vous

proposer mes services, tout en vous priant de bien vouloir m'excuser des propos que j'ai pu tenir lors de notre précédente conversation téléphonique.

Bien évidemment, Marie accepte. Contre toute attente, elle vient de trouver un avocat, réputé qui plus est. Ensemble, ils vont pouvoir bâtir une défense solide, et affronter le couple Lutré devant le tribunal, lors du procès de Marie, le 28 juillet prochain. Concernant le procès de Franck Lutré, aucune date n'a encore été fixée. L'enquête n'en est encore qu'au stade de l'instruction.

Chapitre 15

Le triomphe du courage

Pas de temps à perdre. Un procès, c'est comme un marathon : ça se prépare. Deux jours à peine après l'appel téléphonique du pénaliste, une première rencontre a lieu. Dans la salle d'attente, Marie est seule. C'est bon signe, se dit-elle. Il ne devrait pas y en avoir pour très longtemps. Et effectivement, à 14 h pile, la porte s'ouvre. 1m95, une carrure de rugbyman, le menton relevé, le regard déterminé, un costume nickel chrome et un léger sourire sympathique : Maître Lomé en impose. Marie se lève, et va à sa rencontre :

— Enchanté, madame Theenes, s'exclame-t-il en lui serrant la main.

Intimidée par cette prestance hors-norme, la prévenue répond timidement, et suit Damien Lomé dans son bureau. Il l'invite à s'asseoir, tandis que lui s'installe sur sa chaise pivotante, derrière son bureau et son ordinateur. Puis il se fige, et grâce à son fort charisme naturel, capte instantanément toute l'attention de sa cliente :

— Votre procès est dans un mois. D'ici là, les médias parleront énormément de vous. Surtout, n'y portez aucune attention. Ils n'ont pas accès à toutes les pièces du dossier. Ils racontent ce qu'ils veulent, ce n'est pas votre problème. Ce n'est pas eux qu'il

faudra convaincre. Ce sont les jurés. Et pour que je puisse vous défendre correctement, il faut que vous me fassiez totalement confiance. Défendre les prévenus et les accusés, c'est mon métier. Mais pour cela, il faut que j'aie toutes les cartes en main.

Il s'arrête, et fait un petit signe de tête pour obtenir l'approbation de sa cliente, qui acquiesce sans hésiter.

— Bien. Je veux tout savoir. Du début jusqu'à la fin. De long en large en travers. Tout !

Chaque détail peut faire la différence.

Déboussolée, Marie ne sait pas par où commencer.

— Depuis quand êtes-vous au courant que votre mari enquêtait sur cette affaire ?

— Depuis le jour où il a empoisonné Gérard Polier. Il a fait une crise d'angoisse le soir même, et nous sommes allés aux urgences. Lorsque nous sommes rentrés chez nous quelques heures plus tard, il m'a tout raconté. Un soir d'octobre, Charles a reçu un appel d'un inconnu. Il a dit que Raphaël Maginot lui avait révélé l'existence d'un collier, qui tenait compagnie au Soldat inconnu dans sa tombe. Et en même temps, il répétait les prénom et nom du grand-père de Charles, Jacques Theenes.

Un peu perdue au début, Marie parvient à se livrer. Pendant plus de trois heures, elle raconte tous les détails qui lui viennent à l'esprit : les appels du client anonyme, l'enquête solitaire de Charles, les révélations de Maginot sur son grand-père, la rencontre avec la famille adoptive de Jacques, les discussions avec son mari qui l'ont mise sur la piste de Franck Lutré, sa visite à la bijouterie, sa filature, son tour de passe-passe avec la gardienne, ses découvertes chez Lutré, et son arrestation. L'avocat semble touché. Ce qui le marque surtout, ce sont les retrouvailles avec la famille adoptive de Jacques. Cette incroyable rencontre, à la fois triste en ce qu'elle révèle la honte ressentie par Jacques, et

joyeuse par la découverte d'une seconde famille, le laisse sans mot.

Riche en rebondissements pour le pénaliste, le rendez-vous se termine vers 17 h 30. Soulagée d'avoir partagé ses aventures et de s'être confiée, Marie repart avec le sourire. Malheureusement pour Damien Lomé, tout cela lui a fait oublier son client suivant. En quittant le cabinet, Marie l'entend se faire sérieusement remonter les bretelles. Le client, qui, selon ses dires, attend depuis plus d'une heure, exige la gratuité du rendez-vous. L'avocat refuse. En colère, et hurlant comme un ultra-supporter dans un stade de football, il lui sort alors ses quatre vérités, et quitte le cabinet. Furieux, l'homme se précipite, et double Marie dans les escaliers. Il la reconnaît, et au passage, la pousse et l'insulte. Marie ne réagit pas. Avec son avocat, elle prépare sa défense, et a décidé d'ignorer totalement de tels éléments extérieurs.

Pleine d'espoir, Marie meurt d'envie de raconter son rendez-vous à sa mère et sa meilleure amie Hélène. Mais elle ne le fait pas. Après toutes ces mésaventures, elle ne voudrait surtout pas que le contenu de ses conversations avec Maître Lomé se propage, ce qui pourrait nuire à sa défense.

Les jours passent. Le procès se rapproche, les échanges entre Marie et Maître Lomé s'intensifient, et la stratégie défensive s'éclaircit. Tout cela renforce grandement le moral de Marie. Mais au-delà de ça, quelque chose fait encore plus plaisir à la mère de famille : Adam a renoué le contact avec elle. Enfermé depuis des mois dans les jeux vidéo et totalement recroquevillé sur lui-même, le jeune homme, en découvrant l'innocence de Raphaël Maginot, a pris conscience de la gravité de la situation dans laquelle se trouvaient ses parents. Il a compris qu'ils ne lui

avaient rien dit pour le protéger, et a décidé de soutenir sa mère dans cette épreuve judiciaire.

Le 28 juillet, c'est le jour de vérité. Comme elle s'y attendait, Marie n'a pas trouvé le sommeil. Tôt dans la matinée, deux policiers viennent la chercher. Elle redoute une fois de plus le jugement des autres. Dans la voiture, les transporteurs sont silencieux, et rendent l'ambiance extrêmement pesante. Le premier conduit, et le second surveille.

Juste devant l'entrée du tribunal, la voiture s'arrête. Les policiers couvrent le visage de la prévenue avec un manteau, et la sortent du véhicule. Privée de la vue, Marie se concentre sur son ouïe. Elle s'attend à recevoir, comme d'habitude, des injures. Mais, à sa grande surprise, l'inverse se produit. À peine a-t-elle posé un pied sur le trottoir qu'une femme se met à hurler :

— Lâchez-la !

Très étonnée, Marie se demande à qui cette femme s'adresse : à elle ou à quelqu'un d'autre ? Ses doutes sont vite levés, lorsqu'une deuxième voix s'élève :

— Foutez-lui la paix ! Elle a démasqué Lutré. C'est une héroïne.

Comme par un effet de ricochet, elle entend de plus en plus de voix. Toutes la soutiennent. Nerveux, les policiers accélèrent le pas. Emmenée par les deux policiers, Marie monte les escaliers du tribunal, et entre dans le bâtiment.

Quelques minutes plus tard, la prévenue fait son apparition dans le box. Derrière son avocat, Franck Lutré est menotté, et a visiblement obtenu une dérogation pour porter ses propres habits. Collier bling, montre Rolex et fourrure, la détention ne semble pas avoir ramené les goûts vestimentaires de Lutré à davantage de simplicité et d'humilité, et le bijoutier lance un

petit sourire narquois à son adversaire. Marie ne se laisse pas impressionner. Tête haute, elle le fixe un instant, avant de détourner son regard. Les jurés ne sont pas encore arrivés. La salle est pleine, et le public attend le début des hostilités. En continuité de ce qu'elle a pu ressentir dans la rue, et à sa grande satisfaction, Marie a l'impression que le public la soutient. En tout cas, plusieurs personnes lui adressent un sourire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des lustres.

Les jurés font leur apparition. Les trois magistrats s'installent, rappellent les faits, et lancent les débats. Marie est interrogée sur sa vie, et tout particulièrement sur son quotidien depuis l'incarcération de Charles. Relativement calme, elle se contente de répondre simplement aux questions, avec beaucoup de sincérité, comme le lui a conseillé son avocat. Le président souligne ensuite la virginité du casier de la prévenue, et donne la parole à la partie civile. L'avocat de Franck Lutré se lève, salue les jurés, et commence à plaider :

— Comme nous le savons tous, comme vous l'avez répété monsieur le président, mon client, Franck Lutré, est parti en voyage à New York avec sa femme le week-end du 15-16 juin 2019. Madame Theenes, par instinct soi-disant, s'est permis de violer l'intimité et la vie privée de mon client en s'introduisant chez lui. Ce fait, volontaire et prémédité, est inadmissible. Mais que dire de sa fouille ? Qui est cette femme pour venir fouiller les affaires de mon client ? Une justicière ? Un ange tombé du ciel ? Non, une simple civile qui tenait absolument à l'accuser d'un odieux crime. Et quelles preuves avaient-elles ? Les simples dires de Raphaël Maginot, qui affirme se souvenir de quelques moments d'une soirée très alcoolisée. Le comportement de Marie Theenes, la femme du désormais célèbre criminel Charles Theenes, est donc tout à fait inacceptable, et le Code pénal, par

son article 226-4, sanctionne la simple intrusion d'une peine d'emprisonnement d'un an et de 15 000 € d'amende. De plus, je pense que nous sommes tous d'accord sur le fait que les fouilles effectuées par la prévenue constituent une profonde atteinte à l'intimité de mon client. Or, cela constitue un délit que le même code punit également d'un an d'emprisonnement, mais aussi de 45 000 € d'amende.

L'avocat se retourne, et regarde le public pour capter davantage son attention. Il se replace ensuite face aux jurés :

— Alors certes, le casier judiciaire de la prévenue est vierge. Mais ses agissements impactent directement l'ensemble de la société. Il me semble donc logique qu'elle écope d'une peine exemplaire, pour dissuader d'éventuels « justiciers » de violer les règles de droit, au motif qu'ils auraient le sentiment que telle ou telle personne est coupable de tel ou tel délit.

Il s'interrompt un instant, avant de conclure :

— Et rappelons, par ailleurs, que mon client est présumé innocent.

Cette dernière phrase provoque la colère dans l'assemblée.

— Lutré en prison ! Lutré en prison ! se met à hurler une spectatrice.

La femme est rapidement maîtrisée. Damien Lomé lance un regard de soutien à sa cliente. Marie s'était préparée à recevoir des injures. Elle est heureuse de la réaction du public, mais cette situation la met un peu mal à l'aise. Pourtant, après réflexion, cela n'est pas totalement illogique. Elle réalise alors que les gens ne la voient plus comme une ennemie, mais comme une héroïne, celle qui, non sans courage, a permis de démasquer le vrai coupable.

L'ambiance devient rapidement insoutenable, et le président décide de suspendre l'audience.

Une quinzaine de minutes plus tard, les jurés reviennent. Entre temps, Franck Lutré s'est décomposé. Avare de compliments et malade narcissique, il vient de réaliser qu'il n'est absolument pas soutenu, malgré sa présomption d'innocence. Sur la défensive, son avocat demande le huis clos. Sans hésiter, le président accepte. Contraints de sortir, les gens râlent. Mais c'est la seule solution pour que les débats se déroulent dans le calme :

— Maintenant que le silence est revenu, nous pouvons reprendre, s'enthousiasme le président, légèrement désabusé, avant de donner la parole au procureur de la République.

Ce dernier semble un peu perdu. Il n'ose pas se prononcer, et se limite à demander une peine d'un an de prison avec sursis assortie d'une amende de 10 000 €.

S'ensuit alors la plaidoirie de la défense. Imposant comme jamais, Maître Lomé, extrêmement sérieux et concentré, se lève pour répondre à la partie civile :

— Nous ne cherchons pas à mentir. Ma cliente est coupable. Elle s'est introduite chez les Lutré, et a fouillé leurs affaires. Ce sont les faits, ils constituent des infractions, et nous ne le nions pas. Cependant, madame Theenes n'a pas agi pour elle, mais pour la justice. Depuis qu'elle a retrouvé la famille adoptive de Jacques Theenes, elle est profondément convaincue de l'innocence de Raphaël Maginot. Alors, évidemment, lorsque ce dernier, qui est en prison, s'est souvenu de détails inculpant Franck Lutré du plus odieux vol qui puisse être, elle a tenu à vérifier ses soupçons. Malheureusement pour elle, comme vous le savez tous, l'incarcération de son mari, Charles Theenes, a rendu sa vie excessivement compliquée, et l'a plongée dans un isolement total, sujette à toute forme de haine. Dans de telles circonstances, il est certain que, bien que son casier judiciaire soit vierge, personne ne lui aurait fait confiance, et l'aurait cru. Elle s'est donc retrouvée

seule, et a pris son courage à deux mains pour tenter de résoudre cette affaire de manière solitaire. Alors, mettez-vous à la place de Marie Theenes, messieurs les jurés, et je vous poserais la question suivante : qu'auriez-vous fait ?

— Et donc pour vous, c'est normal de violer les lois pour « vérifier » par soi-même que des soupçons sont fondés ? rétorque, indigné, l'avocat de Franck Lutré.

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! Je vous demande juste de vous mettre à la place de ma cliente, cas extrêmement particulier. Personnellement, il me semble que ses actes se rapprochent de l'état de nécessité.

Les deux avocats se lancent des regards noirs. La pression du procès chauffe les esprits.

— Bien, merci Maître. Nous allons nous retirer pour délibérer.

Que ce soit pour Marie, pour Franck Lutré, pour les avocats, ou pour les personnes qui patientent dehors, l'attente est interminable. Les jurés veulent prendre la meilleure solution. Mais y a-t-il une meilleure solution ? Faut-il apaiser les tensions sociales, et infliger une peine minimale à Marie ? Ou faut-il la punir sévèrement en guise d'exemple, d'autant plus qu'elle s'est, comme son mari, faite justicière ? La décision est loin d'être évidente.

À 22 h 49, près de douze heures après le début de l'audience, les membres du jury réapparaissent enfin. Tous les regards se braquent sur le président :

— Le jury a délibéré. Madame Marie Theenes est reconnue coupable de l'ensemble des chefs d'accusation. Cependant, vu les circonstances auxquelles la prévenue a dû faire face, le jury décide de limiter sa sentence, et condamne Marie Theenes à une peine de six mois de prison avec sursis, assortie d'une amende qui s'élève à 1 500 €.

Victoire ! ou presque. Certes, Marie a été condamnée, mais cela était inévitable. En revanche, sa peine est largement inférieure à celle qu'elle s'était imaginée. Cette décision est de très bon augure pour le procès de Franck Lutré. D'ailleurs, ce dernier le sait. Écoeuré, il quitte la salle escorté, et retourne en détention provisoire.

Marie, très émue, saute dans les bras de son avocat, le remercie encore et encore, et sort du tribunal, libre. Une foule l'attend : elle est acclamée.

Chapitre 16

La vérité dévoilée

Franck Lutré est sous le choc. Jamais il n'aurait imaginé que le procès puisse tourner ainsi. Hautain, arrogant et méprisant par nature, le bijoutier est perdu. Il accuse le coup, et se recroqueville sur lui-même. Il a peur d'être condamné à une lourde peine de prison, et de finir ses jours au trou. Au fur et à mesure que le temps passe, et que le procès se rapproche, son avocat fuit de plus en plus les questions des journalistes. La défense pêche. Et pour Lutré, rien ne va en s'arrangeant.

Dix jours avant le début de l'audience, les médias s'arrachent un scoop : sur l'ordinateur de Franck Lutré, des mails compromettants échangés avec trois égoutiers ont été découverts. Les journaux révèlent qu'ils ont été auditionnés, et que leurs empreintes ont été relevées. Des tests ont été réalisés, et il s'avère qu'elles correspondent à celles retrouvées dans le petit tunnel creusé par les voleurs, et menant au tombeau du Soldat inconnu. La nouvelle fait mouche. Les enquêteurs semblent avancer, et toucher du doigt les mystères de cette enquête.

À partir de là, Maître Miké, l'avocat de Franck Lutré, disparaît des radars. La défense s'écroule-t-elle ? Ou prépare-t-elle une contre-attaque ? Seul l'avenir le dira. En attendant, les

menaces formulées contre le couple Lutré ne cessent de se démultiplier. Des manifestants campent devant son domicile, et s'y révoltent, même si l'accusé n'y est pas, puisqu'il est en détention provisoire, et a retrouvé Charles à la Santé.

Mercredi 24 juillet, soit quatre petits jours avant le début du procès, c'est le coup de grâce !

Gérard Piré annonce en direct à la télévision, les larmes aux yeux, que le collier a été retrouvé. Rien que ça ! Le préfet assure qu'en attendant le verdict de la cour d'assises, le bijou a été placé en lieu sûr. Pour les forces de l'ordre, et plus généralement pour l'ensemble de la population, c'est la consécration. Le jeu du chat et de la souris est fini pour les Lutré. Ils ont joué, et ils ont perdu. Mais derrière toute cette affaire, que s'est-il réellement passé ? Tout le monde est désormais convaincu de la culpabilité des accusés, mais personne ne connaît la vérité, les coulisses de cette histoire. Peut-être que Gérard Piré, derrière l'assurance qu'il dégage lors de chacune de ses apparitions, la connaît. Ou peut-être pas. En tout cas, une chose semble certaine : Franck Lutré, lui, la connaît. Mais va-t-il la révéler ? Là est tout l'enjeu du procès. De plus, sans explications, sans savoir exactement comment s'est déroulé et préparé le vol, les preuves risquent d'être altérées.

Dans la foulée, Gérard Piré affirme qu'une organisation exceptionnelle, et inédite, sera mise en place pour le procès pénal de Franck Lutré. Pour une question de sécurité, l'audience se déroulera à huis clos. Néanmoins, pour permettre à ceux qui le souhaitent de suivre les débats, elle sera retransmise en direct sur trois grandes chaînes de la TNT.

Le week-end qui précède le grand évènement, plusieurs manifestations ont lieu en France, et principalement à Paris, pour réclamer une peine de quinze ans de prison, soit le maximal

prévu par le Code pénal en France pour un vol. Quelques extrêmes vont au-delà, et prônent une perpétuité, voire le retour de la peine de mort. Dans certaines zones, les manifestations dégénèrent. Un petit nombre d'individus insiste sur la nécessité du respect de la présomption d'innocence, et des tensions apparaissent. Les policiers doivent procéder à des arrestations. Par ailleurs, trois bijouteries sont braquées, et une dizaine pillée. Il est grand temps que tout cela se termine !

Dimanche 28 juillet 2019. C'est enfin le jour J. Marie, qui est devenue une véritable starlette, et qui attendait ce jour avec impatience, a mis son réveil à 7 h 30. Elle s'était couchée tôt la veille, et sort de son lit en pleine forme. Comme tous les matins, elle se prépare un chocolat chaud, et deux tartines de pain de campagne grillées au beurre, qu'elle trempe dans sa boisson. Puis, elle prend une douche, se sèche les cheveux, et se maquille. Il est 8 h 30. L'audience commence à 9 h, mais les journalistes chauffent déjà les téléspectateurs. Chacun fait sa propre analyse, son propre jugement, son propre pronostic. Marie s'indigne devant l'émission. Elle a l'impression de regarder un avant-match de football, et non un débat juridique construit. Mais ce n'est pas grave. À 9 h pile, l'audience commence.

Petit à petit, les téléspectateurs découvrent les éléments de l'enquête qui accusent Franck Lutré. Toute la matinée, Maître Miké se démène. Il tente, par tout moyen, d'innocenter son client et d'expliquer rationnellement les découvertes des enquêteurs. Mais la Défense faiblit, et Lutré devient de plus en plus fébrile. Au cours de l'après-midi, l'accusé comprend qu'il n'a rigoureusement plus aucune chance d'être innocenté. Les accusations portées à son encontre sont beaucoup trop accablantes. À 17 h 43, alors que son avocat essaye, une fois de plus, d'expliquer l'inexplicable, Lutré lui coupe violemment la parole, et se met à hurler :

— J'avoue !

Les protagonistes se figent.

— J'avoue ! répète-t-il plus doucement. J'ai organisé le vol du bijou du Soldat inconnu.

Médusés, les jurés exigent des explications. Pour la première fois, Franck Lutré perd son comportement hautain et méprisant. Le voleur révèle le déroulement du crime, ou du moins ses grandes lignes. Mais cela ne satisfait pas les jurés et le procureur, qui se mettent à le mitrailler de questions. Franck Lutré n'a plus le choix, et dévoile les détails de son vol.

À la fin de la journée d'audience, tout s'est éclairci, et la vérité a été dévoilée au grand jour. Franck Lutré a rencontré Raphaël Maginot lors d'une soirée organisée par des amis qu'ils ont en commun. En pleine dépression, Maginot s'est réfugié dans l'alcool, et a bu sans modération. Après avoir enchaîné les bières et les verres de Gin, il a perdu sa lucidité, et a révélé son secret familial à Franck Lutré. Malheureusement pour lui, son interlocuteur n'était pas la bonne personne pour se livrer. Immédiatement intéressé, le bijoutier demande à l'avocat des précisions sur le collier, et profite de la présence de Maginot pour relever ses empreintes à l'aide de poudre et de ruban adhésif. Inconscient de la portée de ses actes, le pauvre Raphaël Maginot ne comprend pas ce qui lui arrive.

Dès le lendemain, Lutré se met à élaborer un plan machiavélique. Il engage trois égoutiers et deux mineurs Boutefeu, en échange d'une rémunération très alléchante. En quelques jours, il leur transmet son plan d'attaque.

Le 20 octobre 2019, le groupe passe à l'action. Les cinq employés entrent dans les sous-terrains de Paris. Ils sont équipés d'une oreillette, reliée à celle de Franck Lutré, pour leur permettre de communiquer. Les égoutiers, qui connaissent par

cœur le réseau caché de la capitale, accompagnent les mineurs à l'emplacement indiqué par leur chef, puis se séparent, et se placent à différents endroits stratégiques, pour surveiller que personne ne s'approche, et sécuriser les lieux.

Formés à faire exploser n'importe quel type de roche, les professionnels n'ont aucune difficulté à remplir leur mission. Ils placent des dynamites, et font exploser le mètre cinquante de roches qui sépare le tunnel du tombeau du Soldat inconnu, simultanément avec l'action d'un complice, qui, situé dans la rue, utilise un pétard pour couvrir l'origine réelle du bruit. Le tombeau est, comme calculé, parfaitement intact, et les mineurs n'ont plus qu'à percer le cercueil, et à se servir, sans oublier d'y imprégner les empreintes de Maginot, précieusement conservées, afin de l'accuser. Cela est malin de la part de Lutré. Maginot est le coupable idéal, et sans la persévérance de Charles et Marie, le bijoutier serait parvenu à ses fins, et Maginot aurait été condamné.

Pour les voleurs, l'opération s'est parfaitement déroulée. Ils remontent dans les rues, et rentrent tranquillement chez eux, cachant le collier au domicile d'un égoutier.

Franck Lutré se rend le lendemain au domicile du receleur, et expertise le bijou. Ce qu'il découvre va au-delà de ses espérances. C'est du grand art ! Le collier est constitué d'or, à 100 %. Afin d'optimiser la vente de l'œuvre de De Vinci, Lutré recherche la personne qui lui achètera le plus cher. Finalement, après trois mois, il parvient à le vendre au prix d'un million d'euros à Laurent Huty, qui n'est autre que le cousin de Lucien Falme, l'actuel ministre de la Justice. Fier de sa trouvaille, le Garde des Sceaux l'offre à sa femme. Mais lorsque Lutré est accusé, Laurent Huty reconnaît son vendeur. Immédiatement, les acquéreurs remettent le collier aux enquêteurs.

Au cours de l'instruction, des mails retrouvés dans l'ordinateur de Franck Lutré et des écrits rapportés par Laurent Huty permettent de confirmer la bonne foi du cousin du ministre, qui n'a donc rien à voir dans le vol. Des expertises sont ensuite réalisées, et attestent que le collier est bien celui qui était caché sous l'Arc de Triomphe, aux côtés du Soldat inconnu.

Le verdict tombe. Franck Lutré est condamné à quinze ans de prison.

Marie exulte. Elle a livré le plus long et douloureux combat de sa vie. Et elle a vaincu !

Après le procès, et l'incarcération de Franck Lutré, les tensions sociétales disparaissent, et le calme revient. Le secret des Maginot aurait pu alimenter une révolution, mais il n'en est rien. La sincérité des membres de la famille de Lucien Falme a sûrement joué un rôle compensatoire.

Immédiatement, les plus célèbres bijoutiers du monde se passionnent pour le collier. Ils sont particulièrement intrigués par ses formes, qui semblent parfaitement s'accorder avec celles du cou nu de Mona Lisa. Grâce à une analyse microscopique, les experts découvrent sur le bijou les lettres F, L et G, qui correspondent aux initiales de Florentine Lisa Gherardini, qui n'est autre que Mona Lisa.

Dès le 1er janvier 2020, Le collier est exposé au Louvre, aux côtés de la Joconde, sa promise.

Chapitre 17

Un nouveau cycle

Les personnes en terrasse, les gens pressés, les couples qui s’embrassent, les enfants qui jouent, les commerces qui vivent et la circulation des voitures... La banalité du quotidien tient du miracle. Après dix ans d’attente, de souffrances, de doutes, de remords, de solitude et d’isolement, Charles pose enfin le pied à l’extérieur de la prison. Ce moment, il en a tant rêvé ! Ce n’est qu’en perdant la liberté que l’on en comprend son importance. Son entrave empêche toute jouissance, et ça, Charles l’a désormais bien compris. Désocialisé depuis une décennie, l’ex-détenu appréhende son retour à la vie.

Durant toutes ces années, Marie l’a toujours soutenu. Certes, ce fut long, et le couple a connu de nombreuses crises. Mais l’amour ne les a jamais quittés, et c’est avec une immense joie que les mariés s’enlacent dans les rues de Paris.

Pour le plus grand bonheur du père de famille, Adam est venu avec sa mère devant les portes du pénitencier, pour l’accueillir, et le retrouver au plus vite. À la suite des procès de sa mère et de Franck Lutré, le jeune homme est parvenu à reprendre sa vie en main. Même s’il a beaucoup souffert du regard des autres, il regrette le comportement qu’il a eu envers ses parents. Il réalise que pendant ces longs mois de procès, il ne les voyait plus à

travers ses propres yeux, mais à travers le regard sans pitié de la société. Il n'avait même pas cherché à les comprendre, et aimerait revenir en arrière pour pouvoir les soutenir. De leur côté, Charles et Marie ont le sentiment d'avoir délaissé leur fils, et lui répètent que rien n'est sa faute. Même si toutes ces mésaventures font désormais partie de son histoire, la petite famille, plus soudée que jamais, compte bien avancer.

Fatiguée de la pression liée à sa vie parisienne, Marie a déménagé dans une maison située dans un petit village bas normand. Pour la libération de Charles, une grande fête y est organisée le soir même de sa sortie. Le mois de mai 2029 n'est pas encore terminé, et pourtant, à vingt heures, le thermomètre affiche encore plus de trente degrés. Cela n'est pas surprenant. Depuis quatre ou cinq ans, le réchauffement climatique s'est accentué, et ces températures excessivement élevées sont devenues normales. Mais ce soir, peu importe. Le temps est propice à un bon barbecue, et les invités tiennent à en profiter.

À son arrivée dans sa nouvelle demeure, l'ex-taulard est reçu par une dizaine de proches. Jérôme, qui s'est mis aux courses d'endurance extrêmes, et réussit des débuts prometteurs, a renoncé à son objectif de la saison, l'ultra trail d'Australie, pour profiter de son frangin, et vivre avec lui cette première soirée de liberté. La famille adoptive de Jacques, les Guinot, sont également présents. Au fil du temps, Marie a tissé avec eux des liens solides, et aujourd'hui, ils se considèrent comme des membres de la famille à part entière. Brigitte, la mère de Marie, et Hélène, sa meilleure amie, sont aussi de la partie, tout comme Paul et José, deux fidèles amis de Charles, sans oublier Béber, qui n'aurait manqué pour rien au monde la sortie de son pote de galère, et Raphaël Maginot, impatient de retrouver son sauveur.

Cet accueil, plus que chaleureux, réchauffe le cœur de Charles. Seulement, deux personnes manquent à l'appel. En effet, ses parents ne sont pas là. Cela fait maintenant dix ans que Charles est sans nouvelles d'eux. Du jour au lendemain, ils ont disparu. Ils n'ont même pas essayé de comprendre leur fils, de se mettre à sa place, ou de le questionner. La honte a pris le dessus. Ils ont pris peur, et sont partis comme des lâches.

Leur comportement a d'ailleurs indigné Jérôme, qui a fini par rompre définitivement le contact.

Malgré cette énorme déception, Charles tente de passer une bonne soirée. Le dîner se déroule sur la terrasse. Marie et Hélène ont préparé un plan de table. À côté de chaque assiette, une photo de Charles accompagné d'un invité est disposée. Chacun a droit à sa photo avec la star de la soirée. D'ailleurs, Béber, toujours aussi intimidant de premier abord, effraie un peu tout le monde au départ, d'autant plus que son passé judiciaire joue en sa défaveur. Mais cela ne dure pas. Désigné maître du barbecue, Béber met un point d'honneur à diffuser sa bonne humeur à tous les invités, et s'éclate dans la mission que Marie lui a confiée :

— Qui veut une côte de porc ? Qui veut une chipo ? Qui veut une brochette ? s'enthousiasme-t-il inlassablement, pieds nus sur la pelouse fraîchement tondu du jardin.

Pendant le repas, les hommes enchaînent les bières, et les femmes les verres de rosé. Pompette, Marie quitte discrètement la table après le fromage. Elle se rend dans la cuisine, et sort du frigidaire un somptueux gâteau aux fraises qu'elle a préparé en début de journée. Elle y place une bougie, et l'allume péniblement à l'aide d'un briquet, avant de l'apporter à table :

— Et pour le dessert, un bon gâteau fait maison pour le retour de notre Charles, qui nous a tant manqués, hurle-t-elle en titubant.

Ovationnée, elle pose le plus délicatement possible le dessert, et embrasse son mari avec passion. Pendant ce temps, Hélène sert les invités. Le gâteau remporte un succès phénoménal. Tout le monde se ressert.

Après ce feu d'artifice gustatif, José, Paul, Charles, Adam, Raphaël Maginot et les Guinot boivent un café, tandis que Marie, Hélène, Brigitte et Béber dégustent un thé. Sans aucun doute, la soirée est une réussite.

Non pas au lever du jour, mais plutôt vers midi, Charles et Marie se réveillent. La nuit a été torride, et ils ont peu dormi. Mais ils sont heureux, et rien ne semble en mesure d'altérer ce bonheur. Après une douche et un brunch bien mérités, Marie entraîne son homme dans une après-midi « découverte de la région », qu'elle a minutieusement préparée depuis longtemps. Très cosy, le village dans lequel ils habitent comporte à vue d'œil un petit millier de résidents. Elle présente à Charles la place du village, au milieu de laquelle règne l'emblème de la commune, une fontaine en pierre. Situé dans un coin, Marie montre avec fierté « La Persévérance », le restaurant qu'elle a fondé il y a deux ans. Depuis, la vie professionnelle de l'entrepreneuse se passe pour le mieux, et la brasserie ravit déjà de nombreux habitués, qui, pour certains, viennent même des villages voisins.

Quelques jours plus tard, Charles part à Bordeaux. Adam est tombé sous le charme de cette ville, et a décidé de s'y installer à la fin de ses études. Et quelles études ! Pour rendre hommage à son père, le jeune homme s'est lancé dans une carrière de juge d'instruction. Cela fait trois ans qu'il exerce, et la qualité de son travail est déjà reconnue par ses confrères bordelais. Au cours de son séjour, Charles fait également la connaissance de Marine, la petite amie d'Adam. Les jeunes amoureux sont ensemble depuis quatre ans, et se marient dans neuf mois :

— C’est génial, s’émerveille Charles, qui a hâte de célébrer le mariage de son fils, d’autant plus que Marine, par l’élégance et la bienveillance qu’elle dégage, lui renvoie une très belle image.

Quatre mois après sa libération, au mois de septembre, Charles est embauché par sa femme dans la brasserie. Il s’est particulièrement bien acclimaté à sa nouvelle vie, et l’affluence du restaurant ne cesse de croître.

Le lundi, le restaurant ferme. C’est le jour de repos pour le couple. Lorsqu’il fait beau, Marie et Charles se baladent dans la forêt, ou se promènent en bord de mer. Si, en revanche, le ciel est capricieux, ce qui, soyons honnêtes, est loin d’être extraordinaire en Normandie, ils optent plutôt pour un cinéma, un musée, ou reçoivent de la visite de leurs proches.

Un lundi d’octobre, alors que les nuages et la fraîcheur sont au rendez-vous, Marie et Charles décident de visiter le Louvre. C’est la première fois qu’ils y vont. Ils découvrent de leurs propres yeux les œuvres incontournables du musée, comme *La liberté guidant le peuple*, *Le radeau de la méduse*, ou *Vénus de Milo*. Mais en réalité, s’ils ont voulu venir, c’est pour admirer le fameux collier. Disposé à droite de la Joconde à l’intérieur d’un espace extrêmement sécurisé, le bijou capte autant l’attention, si ce n’est plus, que Mona Lisa elle-même. Et lorsque le couple imagine le bijou autour de son cou, il s’aperçoit que l’alliance serait parfaite. Sa couleur or intensifierait encore plus ses yeux, et ses formes magnifieraient son cou et sa poitrine.

Face à ce spectacle, Marie et Charles se disent que, même s’ils ont souffert pendant plus de dix ans, la beauté de ce chef-d’œuvre en valait la peine.

Deux mois plus tard, le 24 décembre, Charles se réveille, comme tous les jours, auprès de sa femme. Impatient de vivre son premier Noël post carcéral, il s’habille avec énergie, et se dirige

vers la cuisine pour préparer le repas. Pour créer un fond sonore, il allume la radio. Soudain, il tombe, et perd connaissance. Le présentateur annonce : « La malédiction du Soldat inconnu : le collier dérobé cette nuit ».

Imprimé en Allemagne
Achevé d'imprimer en janvier 2021
Dépôt légal : janvier 2021

Pour

Le Lys Bleu Éditions
83, Avenue d'Italie
75013 Paris

